

Un dernier rêve

Vincent Dubi



Vincent Dubi

Un dernier rêve

Cet ebook est en autoédition.
Plus d'infos et d'actualités sur vincentdubi.fr.

© Vincent Dubi, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de cet ebook.

Un réveil sonne, appelle sans fin dans ma chambre et trouve le silence, l'abat, m'agresse dans ce qui me tient lieu de sommeil, vague et pénible somnolence. J'émerge avec difficulté dans ce fatras sonore qui me vrille le crâne, m'empare d'un oreiller et le lance sur l'appareil, qui tombe à terre et se rompt en plusieurs morceaux. Le vide, tout autour de moi. Ce grand lit me paraît froid ces dernières semaines, me laisse une sensation d'abandon, à défaut de réconfort. Chaque réveil devient plus dur, chaque jour plus pesant, un nœud me comprime de l'intérieur. Je roule sur le côté, m'enfonce la tête dans mon oreiller imprégné d'une odeur d'avant, une senteur particulière ramenant à la surface des souvenirs que je cherche à atténuer, faute de pouvoir les ignorer. Je me fais violence et m'extrahis de ce calvaire nocturne, me redresse sur le bord du lit et m'aligne avec la réalité de ce matin triste et néanmoins présent.

(Encore un autre...)

J'avance à pas lourds vers la cuisine et me prépare un café serré, avalé sans envie. L'odeur du remontant matinal m'injecte un ersatz d'énergie, de volonté en vapeur. La tasse à la main, je me dirige vers la fenêtre du salon et observe la vie de mon quartier à l'aube, constate le peu d'activité de ce monde entre deux lumières. Paris s'éveille en douceur, les serveurs de bistrot et les éboueurs sont seuls dans les rues, les laissés pour compte n'arparent pas encore le bitume froid. Pas moi. Je vais devoir retrouver une nouvelle fois les mines réjouies, les consolations polies, composer avec les non-dits et

me cacher derrière un masque de convenances. Cela malgré une tension constante qui m’anime au point de devenir mon étai et de se matérialiser, telle une bête intérieure qui m’apprivoise et me transforme. Sembler, paraître, des mots dénués de fond, ils ne peuvent rien pour me faire tenir. Outre les problèmes de sommeil, des journées longues et fatigantes me font sombrer chaque jour plus loin dans un état d’abattement physique et mental que je ne désire même plus éviter.

Vide, l’envie absente, les rêves évanouis.

Le mouvement brusque du rideau me fait sursauter, un chat profite d’un battant de fenêtre laissé ouvert pour s’insinuer à l’intérieur et me scruter d’un œil curieux. Un miaulement indigné m’indique son besoin. Je cherche dans la cuisine de quoi satisfaire le glouton et pose sur le parquet du salon une assiette de jambon blanc. L’animal ronronne un remerciement et nous restons ainsi, le félin dévore son petit-déjeuner et moi, attendant la suite des événements, prodigue de caresses à travers la douce fourrure. Ces poils ondulent sur mes doigts, laissent une délicate sensation de légèreté en passant sur mon poignet. Il se contorsionne pour accepter ma main tout en ne perdant pas de vue son objectif premier : la nourriture. Je crois — à tort — que ce petit-jeu pourrait durer toute la journée, mais dès son repas fini il me quitte, sans se retourner, pour vaquer à ses affaires dans le quartier. Je soupire en rabattant le loquet de la fenêtre.

(Lui aussi...)

Après m’être lavé et paré d’un semblant de fraîcheur, je me connecte à l’Octopi incrusté au milieu de mes synapses et consulte mon espace de travail, relié en direct au poste de police auquel je réfère. Un nouveau dossier est arrivé juste avant mon réveil, une affaire de mort suspecte dans un quartier résidentiel de la ville. J’en épeluche les détails aussitôt, la journée ne m’attendra pas, de même que la victime : Michel Signol, homme d’une cinquantaine d’années, marié, trois enfants, responsable d’une entreprise de logistique sur les quais. Pas d’antécédents, de créances, de menaces particulières sur lui ou sa famille, ni de tentatives de suicide dans le passé. Sa femme l’a découvert, mort, en se levant au cours de la nuit, les enfants dormaient. Surement une mort volontaire. Pas de rapport préliminaire pour le moment, la médecin légiste est apparemment en route pour la maison de la victime.

Je finis de me préparer et emporte en guise de petit-déjeuner le reste du jambon entre deux tranches de pain, le mange en me dirigeant vers l’ascenseur de l’immeuble. J’essaye de remettre de l’ordre dans mes mèches brunes entortillées et encore humides de la douche.

Les histoires de suicide me mettent mal à l’aise depuis le début de ma carrière, il est toujours délicat de s’intéresser à ce qui incite un autre être humain à un tel choix, à sceller la fin de sa propre existence en repoussant de côté les conséquences pour les proches. Je me fais l’impression d’être une fossoyeuse, analysant les problèmes et impasses dans la vie d’inconnus, de personnes jamais vues ni

rencontrées, appréciées ou détestées. Comment boucler ces dossiers sans tomber dans des jugements à l'emporte-pièce ni brusquer des situations déjà devenues complexes par une mort subite, dans tous les sens du terme ? Jusque-là, je n'ai pas trouvé de recette miracle, seulement de quoi éviter les écueils inhérents à ces enquêtes.

Tandis que je ressasse de précédentes affaires du même acabit, un panneau publicitaire dans ma rue attire mon attention, accroché au dos d'une clôture de chantier rouillée. Morpheus. Un réseau du rêve, disponible à chaque instant, de partout ; en s'étant bien entendu acquitté au préalable de la somme nécessaire pour un abonnement dans l'offre pléthorique proposée par l'entreprise semi-privée Hypnos. Cette nouveauté technologique bouleverse la société humaine depuis sa sortie, il y a quelques mois.

Des milliers de citoyens s'adonnent déjà à ce produit, si prometteur et destiné à résoudre tant de problèmes que les créateurs ne parviennent pas encore à en détailler toutes les possibilités. De nombreuses interactions avec la police et les services de santé ont débuté avant même son lancement public, initiées par un gouvernement comprenant l'importance du sommeil pour ses travailleurs, dans une société où le stress, la fatigue et l'excès de stimulation neurologique deviennent les causes premières de soucis médicaux. Voir de morts.

Je songe un instant aux possibilités pour moi, ce que m'apporterait un réseau où je pourrais dormir sereinement, sans

rabâcher sans cesse ma vie au point mort et trouver un semblant de repos, d'oubli. Je n'ose toujours pas essayer, par peur de ce qui s'y tapit, des fantômes de mon esprit.

(Depuis quand as-tu peur des fantômes !)

Je vérifie le dossier de police et trouve l'adresse de la victime, aperçois une station de capsule-métro, m'engouffre dans la seule unité disponible. Elle démarre dès la destination renseignée et se meut par lévitation, en silence, le long de ses guides métalliques à travers la ville et ses conduits souterrains de transports.

*

— Bonjour, Tureau. La médecin légiste est-elle déjà là ?

— Bonjour madame. Oui, elle est à l'intérieur avec la victime. La maison est bouclée, madame Signol a fait emmener ses enfants par sa sœur et elle est pour le moment à l'étage avec l'agent Harthuis.

— Avez-vous constaté quoi que ce soit à votre arrivée sur les lieux ?

— Rien de spécial madame, aucune trace d'effraction ni de luttes, juste le corps de Mr Signol dans le petit salon.

— Bien.

Je remercie mon collègue d'un geste de la main et entre dans la demeure. Un pavillon typique de la proche banlieue parisienne : bien entretenu, décoration passepartout, quelques effets personnels dispersés, rien d'inhabituel ou de décalé. Au fond du salon, j'avise une pièce secondaire, sûrement un bureau de travail. Les stores sont baissés, laissent de minces filets de clarté s'immiscer dans la salle et révéler les infimes poussières en suspension dans l'air. Une femme s'affaire autour d'un lit d'appoint sur lequel est posé le corps de Mr Signol et prend des notes sur un carnet. Je m'avance doucement jusqu'à elle, observe quelques secondes la scène : la docteure Lamir, pas vue depuis cet étrange et douteuse enquête aux abattoirs du nord de Paris.

— Salut, toubib.

La docteure se retourne, surprise. Une mèche blanche retombe sur son front. Toujours autant de charme, malgré les années et un travail peu complaisant envers nous autres, petites fourmis de l'ordre. Elle se relève en souplesse et ôte ses gants en latex.

— Ah, bonjour, inspectrice. Cela faisait longtemps que je ne vous avais pas entendu entrer. Vous êtes chargée de l'enquête, je suppose ?

— Oui, qu'avez-vous trouvé jusqu'à présent ?

— Rien de spécial. Mr Signol dormait sur ce lit quand sa femme l'a découvert. Elle s'est levée en cours de nuit, s'est approchée de son mari pour vérifier si tout allait bien et a constaté sa mort. J'ai

effectué un prélèvement toxicologique pour analyse. Les profonds cernes sous ses yeux, ainsi que d'autres détails indiqués dans le rapport que je vous rédige, démontrent que cet homme devait avoir de gros problèmes de sommeil ou en tout cas avoir suffisamment de tracasseries personnelles pour générer des troubles du repos. Vous trouverez des sédatifs sur son bureau, la dose n'est pas suffisante pour provoquer la mort ni entraîner une dépendance dangereuse. Oh, il devait aussi se connecter à Morpheus. Regardez, là.

Elle pointe du doigt la tempe gauche de Mr Signol, me faisant découvrir une petite pastille blanche, de la taille d'une pièce de monnaie.

— Vous croyez que ça pourrait être important ?

— Aucune idée, c'est nouveau pour moi. D'après ce que j'en sais, il est impossible de causer la mort par ce biais. À vous de creuser la question.

— Il s'est donné la mort par surdose médicamenteuse ?

— Je ne sais pas. C'est...

— Allez, docteur. Dites-moi ce que vous pensez.

— Par rapport à mon expérience et ce que je vois je dirai que c'est effectivement un suicide, mais c'est impossible, il n'aurait pas pu faire une surdose avec ce qu'il avait à proximité. Seul le résultat du rapport toxicologique pourra nous aiguiller. En l'état je ne peux

rien affirmer à part ses problèmes de sommeil. Le reste est de votre ressort.

— Est-ce que quelqu'un aurait pu l'empoisonner volontairement ?

— Je n'ai trouvé aucune trace de piqûres évidentes, je confirmerai cela lors de l'autopsie. Si l'absorption s'avère buccale ou cutanée, cela ressortira avec le rapport sanguin et hépatique.

— Bien, je n'ai qu'à patienter alors... Vous pensez que sa femme pourrait être impliquée ?

— Je... rien n'est impossible, mais...

La docteure se redresse, prend mon bras et m'entraîne vers le salon. Les filets de soleil levant éclairent en demi-teinte son visage maigre.

— Soyez compatissante avec madame Signol. Elle est abattue par la mort de son mari et me paraît complètement perdue. Il me semble difficile à croire qu'elle ait pu faire ça, même si nous avons connu pire. J'aime penser que ma carrière m'en a suffisamment fait voir pour ne plus me leurrer à ce point sur les gens, dans un sens comme dans l'autre. Un agent est avec elle à l'étage, vous devriez l'interroger rapidement pour que nous puissions la laisser tranquille. Sa sœur est passée tout à l'heure pour emmener les enfants, je lui ai promis de l'avertir quand nous aurons terminé. Elle viendra la chercher et la ramènera chez elle.

— Très bien, je m'en occupe. Préparez-moi votre rapport au plus vite, je préfère que ces affaires ne traînent pas.

— Je le finalise à la réception du résultat toxicologique et l'envoie sur votre Octopi dès que c'est fait. Aurélie, est-ce que vous êtes sûre d'aller bien ? Vous semblez très fatiguée.

— Je... oui, ça va. Les enquêtes précédentes ont été épuisantes et j'éprouve du mal à dormir correctement ces derniers temps. Je vais m'arranger pour prendre des vacances après cette affaire.

— Faites attention à votre santé, vous comprenez où cela peut mener. N'hésitez pas à venir me voir à mon bureau si nécessaire, vous savez que je suis toujours disponible pour mes collègues, surtout quand ils traversent des périodes difficiles.

Elle me couve du regard.

— Je sais, merci docteur. Je... viendrai discuter.

— Très bien. À bientôt alors.

Elle me tapote le bras, retourne récupérer son matériel à l'entrée de la maison et s'en va, me laissant au milieu du salon.

Je repasse dans le bureau et scrute les effets personnels du mort. Des papiers professionnels : factures, livres de comptes. Une montre en argent de bonne qualité est posée sur le repose-main en cuir ainsi qu'un harnais pour chien. Un cadre photo placé à plat sur le meuble attire mon attention, je le renverse et découvre une photo de Mr et

Mme Signol dans leur jeune temps, un épagueul à leur côté. Ils semblent heureux, pleins d'avenir.

Le visage de Mr Signol me paraît détendu malgré ses traits fatigués, comme s'il avait enfin trouvé un ultime apaisement, hors de portée durant son vivant. Son poignet arbore un tatouage de fleur noire, discret et sûrement masqué en temps normal par la montre, la différence de bronzage ne trompe pas. Étrange, décalé, du moins pour un homme de ce type.

Rien dans le bureau ne retenait davantage mon intérêt, je décide de monter à l'étage pour interroger madame Signol. Les marches de l'escalier défilent une à une. J'hésite une fois en haut et entends des sanglots ainsi que la voix douce de l'agent Harthuis. Je me dirige vers la chambre, d'enfant selon l'évidence, et découvre mon confrère assis sur le bord d'un lit, près d'une femme en pleurs et malmenant dans ses mains nerveuses un mouchoir brodé. Me voyant à la porte, Harthuis me fait signe d'entrer.

— Madame Signol, je suis l'inspectrice Moreau. Puis-je vous poser quelques questions, s'il vous plaît ? C'est pour le dossier de police, je ne serai pas longue.

Madame Signol hésite un temps, se reprend, hoche la tête. Son regard s'enfonce dans le tapis et ses mains se crispent autour de ses genoux. Ses fins cheveux blonds lui procurent un paravent d'intimité face à moi.

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous avez découvert votre mari durant la nuit, c'est bien ça ?

— Oui, je suis descendue pour boire un verre d'eau et je me suis arrêtée quelques instants pour l'observer dormir dans son bureau. Il m'a fallu un moment avant de m'apercevoir qu'il ne respirait plus. Il ronfle en dormant... Ronflait.

Un hoquet nerveux secoue madame Signol, elle réprime un sanglot.

— Il dormait souvent dans le bureau ?

— Oui, notre couple... n'allait pas bien. Je ne sais pas comment faire maintenant. Comment gérer tout ça, sans lui ? Je ne sais pas quoi dire aux enfants, ils ne comprennent pas ce qui se passe...

— Vous y arriverez madame, soyez-en sûre.

— Merci, inspectrice. C'est tout ce que vous vouliez savoir ?

— J'ai encore quelques questions : votre mari avait-il des soucis professionnels ?

— Oui, rien de grave, en tout cas c'est ce qu'il m'assurait, mais c'était suffisant pour le mettre dans tous ces états, il était de plus en plus renfermé et stressé. Il dormait mal, de manière chronique. Il ne me parlait pas trop de ces affaires, mais je sentais bien que ça n'allait pas. Je n'aurai jamais imaginé...

— Pensez-vous que ces « soucis » auraient pu lui attirer des ennemis ?

Ma question attise un bref éclair de ressentiment dans ses pupilles.

— Non, certainement pas, mon mari ne trempait dans rien de louche, ce n'était pas son genre. Et si ça avait été le cas, il m'en aurait parlé.

— Étiez-vous seule dans la maison, avec les enfants ? Quelqu'un aurait pu s'introduire dans le salon à l'insu de vous tous ?

— Je ne pense pas, nous fermons les verrous même quand nous sommes dans la maison. J'aurai entendu du bruit, j'ai le sommeil léger.

Elle paraît hésiter, pesant son doute.

— Votre mari suivait-il un traitement particulier ?

— Il prenait des somnifères, je n'en sais pas plus. Il se rendait au centre du sommeil pas très loin de la maison.

— Pourriez-vous m'expliquer la raison du tatouage sur son poignet, cela représentait-il quelque chose de spécial pour lui ?

— Oh, ça ! C'était une lubie, quelque temps avant avoir commencé ses visites au centre du sommeil, il n'a jamais voulu m'en parler, je n'ai pas cherché à insister.

Étrange.

— Je comprends, merci, madame, je ne vous embête pas plus. L'agent ici présent va contacter votre sœur afin qu'elle vienne vous

prendre et retrouver vos enfants. Il restera avec vous jusqu'à son arrivée. Il peut aussi vous donner un numéro pour obtenir un soutien psychologique si vous le désirez. N'hésitez pas à l'utiliser, même si c'est difficile ou que cela vous paraît inutile. D'accord ?

— Oui, merci.

Madame Signol lève un instant son regard vers moi, les traits torturés.

Un bref moment, je crois déceler mon propre reflet de tristesse, de fatigue, de détresse. Je pose mes mains sur les siennes, souris en espérant y mettre le plus de compassion possible, me relève et sors de la maison. L'air frais me ramène soudain à une réalité plus respirable. La situation résonne en échos douloureux, je me revois dans une autre chambre...

(Arrête ça !)

Je reste dans le jardin quelques minutes, le temps de reprendre mes esprits, puis enclenche une communication avec le bureau. L'Octopi fait apparaître — en surimpression de ma vision — l'interface du système informatique de la police. Un agent virtuel jaillit en bas à droite de l'écran simulé ; étonnante intelligence artificielle permettant de nous assister au cours de nos investigations.

— Inspectrice 154-17, Aurélie Moreau, j'ai besoin d'informations et d'une analyse complète sur la situation financière de Michel Signol ainsi que des entreprises afférentes.

— Tout de suite.

Un court moment s'écoule avant que le simulacre policier réapparaisse.

— Mr Signol n'était pas en difficulté financière personnelle. Néanmoins, ce n'est pas le cas de son entreprise, la concurrence des nouveaux dépôts automatisés sur les quais met en défaut la stratégie développée pour la gestion de sa société. À ce rythme-là, elle sera bientôt en cessation de paiement.

— Je vois. Rien d'anormal dans la vie de Mr Signol ?

— Juste quelques contraventions anodines pour stationnement interdit ou de légers excès de vitesse, aucun délit majeur. Le commandant a par contre intimé l'ordre de vous aiguiller vers lui dès que vous aurez fini votre analyse de la scène de crime. Est-ce le cas ?

— Oui, passez-le-moi.

Un flottement dans l'affichage, le visage bourru et vindicatif du commandant Dufour apparaît. Malgré cet aspect abrupt, c'est un bon chef, compétent, requérant néanmoins d'être brossé dans le sens de son égo et de savoir accepter son manque de tact. Son crâne chauve étincèle en pixels incertains, tandis que sa moustache en bataille s'expose avec fierté au milieu de l'écran.

— Inspectrice Moreau, ravie de vous voir de si bon matin. Avez-vous terminé le constat de la mort de Mr Signol ?

— Oui, monsieur. Cela ressemble à un cas de suicide, mais en l'état je ne peux l'affirmer, nous devons attendre le rapport toxicologique pour confirmer s'il s'est donné la mort de cette façon. Si c'est le cas, rien n'écarte l'hypothèse du meurtre, il n'y avait pas à proximité de lui une quantité suffisante de médicaments pour qu'il puisse se donner la mort seul. Ou alors il a procédé d'une façon qui reste à déterminer. Si c'est un meurtre, il faudra enquêter plus en profondeur. Je ne vois rien d'autre pour le moment.

— Hum. Il y a au contraire quelque chose. C'est pour ça que je vous ai affecté sur cette affaire, à une heure aussi matinale. Connaissez-vous le système Morpheus ?

— De nom uniquement, comme beaucoup de gens. Mais je n'ai jamais essayé, pourquoi ?

— Depuis l'ouverture au public de Morpheus, nos contrôles de récurrences mettent en avant une augmentation des morts suspectes, pour l'instant contenue. Comme celle de Mr Signol, elles tendent vers l'hypothèse du suicide, mais il reste toujours un détail étrange ou sans explication. Nous devons absolument vérifier si un lien existe. Si oui, en découvrir la réalité profonde et savoir si Morpheus représente un danger, ou non, pour la société. Vous devez donc faire le nécessaire pour démêler le vrai du faux dans cette histoire. J'attends un rapport complet en fin de semaine. Compris, Moreau ?

— Oui, monsieur, ce sera fait.

— Une dernière chose...

— Oui ?

— Ce système a une importance capitale pour le gouvernement et ses citoyens. Alors, soyez efficace.

— Comme toujours, commandant...

— Vous commencerez par le siège de l'entreprise Hypnos, je vous ai obtenu un rendez-vous avec son directeur, le docteur Nott. Il est au courant du problème et se veut coopératif, c'est dans son intérêt.

— D'accord.

— Et profitez-en pour leur soutirer un rabais sur un séjour dans Morpheus, vous avez une mine affreuse ! Quelques vacances vous feront le plus grand bien. Après la fin de l'enquête, bien sûr.

— ...

L'image fixe du commandant flotte dans les airs le temps d'une saccade, avant de disparaître, la communication coupée.

Je soupire et contemple le ciel, me demande si je vais si mal pour que les gens s'en aperçoivent et ressentent le besoin systématique de m'en avertir.

(Peut-être encore plus...)

Assise dans la salle d'attente immaculée du directeur de Morpheus, je poirote depuis maintenant une demi-heure. Un laps de temps passé à subir le dédain professionnel de la secrétaire d'accueil, qui me scrute par-dessus son écran pour vérifier si ma présence importune persiste. Le simple plaisir de sentir le désarroi — sans cesse grandissant — de l'employée condescendante me permet de ne pas perdre mon calme et de patienter.

Il en est ainsi jusqu'à l'arrivée en trombe d'un homme vif, presque brusque, d'allure sportive. D'âge mûr, ses courts cheveux poivre et sel ainsi qu'un visage carré lui donnent l'air déterminé et rigoureux, mais néanmoins cordial. Il s'avance à grands pas vers moi.

— Inspectrice Moreau, je présume ? Désolé de vous avoir fait patienter, nous sommes encore en plein développement de Morpheus, cela requiert de nombreuses digressions techniques, veuillez m'en excuser. Je suis le docteur Nott, directeur d'Hypnos.

S'ensuit une poignée de main ferme.

— Je vous en prie, l'attente est à la hauteur de l'accueil.

Je sens la secrétaire s'enfoncer avec souplesse dans son fauteuil pour se cacher derrière son moniteur de travail. L'insinuation fait sourire avec légèreté le directeur.

— Espérons donc que nous saurons nous rattraper. Veuillez m’accompagner, nous ferons le tour des installations tout en discutant de l’enquête qui vous amène ici.

J’emboîte le pas vigoureux du docteur Nott. Nous passons ensemble un sas automatique conduisant à un long couloir d’un blanc pur, le long duquel de grandes portes coulissantes s’ouvrent sur des salles informatiques vitrées. Du personnel s’affaire et circule régulièrement dans le couloir et les différents espaces.

— Je vous épargne pour le moment les informations sur les bureaux administratifs et les installations informatiques qui se cachent le long de ses murs, pour vous emmener dans la partie utile. En tout cas celle que j’espère utile à vos yeux.

— Je vous suis. Le commandant Dufour vous a donné les détails de l’enquête ?

— Oui, votre responsable a été plus que... persuasif, concernant mon intervention sur le sujet et la nécessité d’être participatif. Notez que je n’ai pas employé le terme « coopératif », cela sous-entendrait que j’aurai potentiellement la volonté de ne pas l’être ou l’intention de dissimuler des éléments importants, ce qui n’est pas envisageable, bien entendu. La « participation » est un concept ayant plus d’allant et plus de cohérence avec la démarche d’Hypnos.

— Bien entendu.

— Notez aussi que je tiens à ce que vérité soit faite sur le sujet qui vous amène, si elle a lieu de l'être. Vous aurez donc accès aux installations comme bon vous semble, tout en étant accompagnée bien sûr. Je me charge pour le moment de vous tracer nos travaux et objectifs dans les grandes lignes, il y aurait tellement à dire que nous pourrions y passer des jours, certes passionnants, mais énergivores pour tous.

— Je ne tiens pas non plus à ce que l'enquête s'éternise. Nous devons résoudre cela au plus vite.

— J'en conviens.

Notre duo émerge dans un hall gigantesque tout aussi blanc et propre que le reste de l'installation, amenant le visiteur à choisir entre différents couloirs, chacun distingué par une couleur et une décoration spécifique.

— Nous voilà donc arrivés au hall principal, chaque couloir aiguille vers une spécialité d'Hypnos, dans le cadre du projet Morpheus. Comme vous le savez sûrement, le système Morpheus a pour but d'amalgamer les rêves des personnes connectées en un monde « virtuel », mais voyez plutôt cela comme une concrétion onirique. Le terme « virtuel » me déplaît, car engendre l'idée d'invention technique de l'homme — or, même si un rêve dans cet univers est simplifiable à cette idée, c'est fortement réducteur. Morpheus n'est pas pensé pour générer lui-même le monde imaginé, ce n'est qu'un support matériel pour garder les traces oniriques

oubliées par les rêveurs à l'instant du réveil. Ne voyez pas non plus cela comme une base de données où chaque songe serait archivé avec soin dans des classeurs métalliques, occupant des salles sans fin dans les caves de l'entreprise. Ce monde se récrée lui-même à chaque connexion, à chaque apport de songes, bon ou mauvais, réparateur ou destructeur. Morpheus « métabolise » ce que les rêveurs ont accumulé comme expérience et émotions au cours de leur journée ou durant leur passé pour construire la structure plus ou moins ordonnée, stable, d'un Rêve universel, que tout un chacun peut découvrir par une simple connexion.

— Morpheus est donc une sorte de moyenne de ce que les gens rêvent ?

— Non plus. C'est là où réside la magie de Morpheus ! Nous avons développé le système au fil de trouvailles et d'inventions intermédiaires. Au fur et à mesure de nos avancées, Morpheus s'est installé de lui-même, comme une évidence numérique. Nous n'avons fait que fournir un support technique pour une matière première, brute, un amas de données semi-intelligent, n'attendant que cela pour émerger aux yeux de tous. En cela Morpheus est incroyable, mais la suite devient encore plus inconcevable !

Plus le directeur détaille son projet, plus ses pupilles s'agrandissent et brillent d'un éclat de passion sans limites.

— Lors de chaque liaison, le système télécharge les données pour les mélanger aux autres, mais elles préservent toutes leurs raisons

d'être et leurs attachements neurologiques aux rêveurs les ayant générées. Ainsi, lors d'une connexion ultérieure, pourrez-vous potentiellement retomber sur les bribes d'un ancien rêve, influencé par d'autres, mais gardant des liens logiques avec votre conscience. La structure générale est donc un amalgame de fragments, mais en vous concentrant sur cette structure vous serez capable d'y retrouver n'importe quel fragment, les vôtres y compris. Ceux d'autrui marqueront les vôtres, mais chacun restera lui-même. Pour simplifier : il n'y a pas fusion et oubli, mais plutôt complémentarité et création. C'est incroyable, non ?

— À vrai dire, il m'est encore difficile de tout cerner. À vous écouter c'est merveilleux, mais n'y a-t-il pas de risques à voir les mauvais rêves, voir de mauvaises intentions se révéler par ce biais, ce support comme vous dites ?

Le directeur passe la main dans les airs, effaçant l'argumentation.

— Si, évidemment. Nous avons constaté lors de nos recherches les « mauvais » côtés du système. C'est pourquoi nous avons mis en place des algorithmes de compensation pour stabiliser Morpheus, le rendre viable et en accord avec notre approche scientifique. Comprenez bien que le projet ne fonctionnerait pas sans ces algorithmes, cela générerait un monde instable que les rêveurs ne pourraient pas arpenter sans danger pour leur santé, aussi bien mentale que physique. Morpheus est dorénavant apte à accueillir n'importe qui ; nous contrôlons par le biais d'un des algorithmes,

appelé Erebus, ce que nous désignons comme « divergences ». À chaque connexion, la nature du rêve est décortiquée pour en extraire les signaux divergents pouvant causer des troubles au sein du système. Ces signaux ont tous été parfaitement repérés lors de nos études préliminaires, ils correspondent à des états conscients et inconscients décryptés lors d'analyses poussées, auprès d'un échantillon le plus large possible d'individus dont le passif médical est connu ; tout a été croisé par de multiples tests : examen polysomnographique, psychiatrique, études des rêves au réveil, scan physique intégral en cours de sommeil, etc. Il aurait été plus que compliqué de faire travaux plus étendus et rigoureux.

— Hum... Ce serait donc difficilement concevable d'imaginer que Morpheus puisse impacter en mal ces utilisateurs ?

— En tout cas, pas de la façon que vous suggérez. Bien, je finis rapidement de vous présenter les différents secteurs devant nous. Le secteur jaune est celui de la division purement technologique, il correspond aux recherches initiales ayant financé le projet. Vous savez probablement qu'Hypnos n'est qu'en partie privé, l'autre partie étant subventionnée par le gouvernement, dans le but premier de développer des technologies pouvant être adjointes aux systèmes cryogéniques pour le voyage dans l'espace. Vous connaissez la problématique de devoir bloquer en sommeil suspendu toute personne étant amenées à traverser les vides sidéraux ? Oui ? Très bien, c'est donc cela qui a conduit à la création d'Hypnos et a permis la découverte de Morpheus, de fil en aiguille. Nous souhaitons

fournir aux voyageurs un univers de stimulus nerveux afin que leurs cerveaux gardent un fonctionnement minimal et sain, tout au long des années du trajet. Notre trouvaille allant plus loin que prévu, nous avons développé des activités annexes devenues rapidement des secteurs à part entière, parfois encore plus prometteurs. En avez-vous entendu parler ?

— A part celui mis à disposition du public et celui pour la police, non. Ils sont tous présents dans ces locaux ?

— Oui, celui de la police est donc le secteur bleu céruléen, y sont menées les coordinations avec les services d'enquête et de justice. S'y déroulent des analyses de divergence pour y déceler d'éventuels comportements dangereux ou malsains et les utiliser à des fins d'enquête ; ou pour appuyer des examens psychologiques dans le cadre de la justice. Je ne m'appesantis pas trop sur les moyens à disposition, vous les connaîtrez sous peu de temps bien mieux que moi.

— Normalement, oui. Qu'en est-il du reste ?

— Le secteur sociétal, permettant aux citoyens de se connecter à Morpheus, est celui que nous avons remonté par le couloir. Ce sont principalement des systèmes automatisés et des intelligences artificielles qui supervisent cette activité, puis génèrent un traitement de données afin d'alimenter les autres secteurs en bases de travail. Plutôt que d'insister sur celui-là, je vous propose par la suite de le

visiter pour faire une plongée dans Morpheus, si vous êtes d'accord, bien sûr ?

— Avec plaisir, je ne demande que ça.

Nott se serre les mains, sourit, satisfait de ma réponse, ne se doute pas un instant à quel point l'idée m'apaise. Il faut croire que le moment de sauter à l'eau est venu...

— Ainsi en est-il de nombreuses personnes ! Je ne vous cache pas que c'est une grande réussite pour nous de voir autant d'enthousiasme pour le résultat de tant d'énergie dépensée, et de beaucoup de doutes. Bien. Concernant le reste, nous avons le secteur vert émeraude pour la médecine curative, elle cible les citoyens atteints de troubles du repos ou ayant des tendances problématiques pouvant être soignés, en partie ou complètement, par le sommeil. Rien de particulier dans ce secteur, c'est un établissement médical intégré à nos installations pour avoir une boucle de retour sur nos recherches, cela en continu. De même pour la dernière, la branche psychologique, parée de lavande. Celle-ci fonctionne en avance de phase pour analyser les comportements humains en fonction de la stabilité, ou non, du système et donc des divergences l'influant. La psyché de notre espèce est une terra presque incognita, nous n'avons fait qu'effleurer ses mécanismes et les raisons d'être de chaque rouage. Une branche très encourageante. Cela vous paraît-il clair ? Avez-vous des questions ?

— Comment les connexions se déroulent-elles ?

— Suivez-moi.

Je m'accroche à la foulée du docteur, reparti de plus belle pour revenir dans le secteur blanc. Nous grimpons un escalier pour atteindre une gigantesque rotonde surplombée d'une verrière, au sein de laquelle se love un centre de gestion informatique. Je me retrouve encerclé de serveurs de plusieurs mètres de haut, reliés ensemble pour communiquer et former Morpheus à proprement parler. Le contraste entre la modernité des installations et le classicisme des locaux est étonnant, insolite. Le docteur approche d'une desserte sur laquelle se trouvent différentes électrodes et un appareil de contrôle. Il pose trois des dispositifs dans sa paume et me les montre.

— Nous avons trois types d'électrodes, toutes se placent sur une des tempes, n'importe laquelle. Les Octopis implantés dans nos cerveaux font le relai avec le système informatique qui nous entoure. Le premier type d'électrode permet uniquement de capter les rêves, c'est l'usage pour les besoins thérapeutiques ou ponctuellement pour la branche policière. Certains utilisateurs la demande dans le seul but d'avoir une analyse de leurs rêves, sans devoir se fondre dans Morpheus au cours de la nuit, c'est une approche minimaliste prévue dans nos abonnements. Les clients peuvent bénéficier d'une analyse par nos soins ; nous avons en retour de la matière première pour le système. C'est un échange de bons procédés.

Je constate que les deux autres, en plus d'être affublées de couleurs et de formes différentes, paraissent plus imposantes, de la

taille de petites pièces de monnaie, tandis que la première ressemble à une tête de punaise.

— Que fait la seconde ?

— Elle permet de participer pleinement à Morpheus, de plonger dans ce monde onirique la nuit de même qu'en immersion diurne pour récupérer d'un trop-plein de fatigue, ou simplement découvrir une nouvelle expérience. C'est l'électrode la plus demandée, bien évidemment. Pour finir, la troisième et dernière électrode à Morpheus permet aussi de se connecter, avec en supplément la possibilité d'influer sur le rêve, via des stimulations électriques impulsées par l'Octopi, sous commandement du système. Avant que vous ne posiez la question, ces électrodes sont remises sous conditions par des médecins spécialisés dans le cadre de traitements thérapeutiques pour des troubles avérés, aussi bien dans notre branche médicale que par ordonnance dans des établissements agréés.

Cette électrode est blanche, comme celle de Mr Signol, il avait donc en lui un appareil pouvant interagir avec son cerveau et influencer... des rêves, uniquement ? Cela ne m'avance pas plus.

— Est-il envisageable que des substitutions ou des piratages existent ?

Le docteur s'agace.

— C'est malheureusement toujours possible, mais pas plus que pour les Octopis, qui n'ont connu quasiment aucun acte de ce type. Les Octopis sont appairés à un schéma neuronal donné et ne peuvent pas accepter de stimulations autres que celles émises par le système nerveux central associé, suivant un protocole ultrasécurisé et mis à jour fréquemment. Les électrodes fonctionnent en lien avec l'Octopi par le même protocole et seule celle permettant d'agir sur l'Octopi pourrait être dangereuse, mais sa délivrance étant étroitement régulée et contrôlée, le risque est proche de zéro. Cela vous rassure-t-il ?

— Docteur, je ne suis jamais rassurée, sinon je ne ferai pas ce métier.

Le directeur Nott se met à rire de bon cœur à mon humour, mais sa réaction me crispe néanmoins à l'idée des détournements imaginables d'une telle technologie.

— Je vous crois sur parole ! Dans ce cas, je vous propose d'essayer par vous-même alors ? Vous verrez ainsi qu'il n'y a rien à redouter, pas plus qu'en dormant chez soi la fenêtre ouverte.

Je regarde brièvement l'électrode dans la main du docteur et hésite avant de prendre une décision. Je ne pensais pas avoir à m'infliger cet appareillage, en plus de l'Octopi.

— Je crois que je n'ai pas le choix...

— Faites-moi confiance quand je vous dis que ce sera dans tous les cas la plus étonnante expérience de votre vie. Songez que

personne avant notre époque n'aurait même imaginé cela possible !
Encore maintenant nous sommes des explorateurs de nos propres rêves, c'est une chance à saisir !

— Très bien, allons-y.

Le docteur m'invite à m'allonger sur un brancard disposé à proximité, appose l'électrode sur ma tempe et manipule le boîtier pris sur la desserte.

— Voilà, c'est prêt. Votre commandant nous a envoyé votre carte neurologique, ce qui m'a permis en une poignée de secondes de l'appairer avec votre Octopi, grâce à ce boîtier. Vous allez recevoir une demande de synchronisation avec des détails sur l'appareil émetteur. Acceptez-la et quand vous serez prête, pressez simplement la surface de l'électrode et patientez quelques secondes. Je vous rejoins après, juste le temps de m'installer et réaliser la même procédure.

Je m'exécute et attends, anxieuse.

— Une dernière chose, docteur ?

Il lève un sourcil, surpris.

— Oui ?

— Certains d'entre nous n'aiment pas leurs rêves.

L'étonnement et le sérieux sur le visage du directeur disparaissent en fondu dans le noir le plus complet.

*

Je sens mon corps se relâcher et divaguer, m’emmener dans des méandres inconnus de mon esprit. Une singulière détente s’empare de moi, comme je n’en ai pas savouré depuis des lustres. Une clarté diffuse s’insinue dans les bords de ma vision, écrème les ténèbres et s’installe progressivement pour dominer, s’imposer. La lumière éclate le flou général, transforme les spasmes visuels en arêtes suggérées plus que dessinées. Des contours et des couleurs apparaissent, un cadre de lit en bois, des décorations d’enfant, une chambre, simple mais agréable. Un étrange effet de scintillement et de décalage permanent émane de tout, la vue ne parvient pas à fixer un élément sans le perdre, bien qu’ayant connaissance de ces détails et de sa parfaite matérialité. J’ai l’impression de deviner des souvenirs d’objets, non l’immédiat et le factuel de la réalité. Une odeur sucrée de pâtisserie tout juste sortie du four se diffuse en arômes subtils autour de moi, s’accroche à mes sens. Le docteur apparaît à mes côtés sans que je sache s’il vient de le faire ou si mon esprit a toujours tenu sa présence comme acquise. Il sourit et me laisse quelques instants pour retrouver mes repères.

Une sensation chaude de bien-être emplit l’espace, devient palpable, saisissable dans sa plénitude. Elle modifie les objets, ou plutôt notre perception d’eux, leur donne un aspect patiné aux teintes

soudain plus attirantes ; les dimensions même paraissent s'adapter à l'émotion du lieu et du moment. Je me tourne vers le docteur, étonnée et ravie à la fois. Des ébauches de larmes manquent de perler sur mes joues.

— Ce que vous observez actuellement n'est pas construit en fonction de votre psyché, mais de la mienne. Je préfère aborder une première plongée en binôme dans Morpheus de cette façon, sinon je me ferai l'impression d'être un voyeur en découvrant quels rêves vous guideraient ici.

— Où sommes-nous ?

— C'est une cabane de campagne où mes parents et moi venions dans mon enfance. Comme vous pouvez le ressentir, c'est un endroit qui m'est cher. Vous voyez le souvenir que j'en ai, idéalisé et d'une certaine façon embaumé par mes émotions d'alors, ce qui transforme ainsi le souvenir en fragment onirique.

Je m'approche d'une fenêtre donnant sur un pré parsemé de fiers coquelicots aux rouges somptueux, le soleil rasant d'un soir d'été s'éternise et rehausse le lieu de perfection. Une balançoire, animée par une douce brise passagère, émet de légers grincements par ces chaînes métalliques. Je reste paralysée devant ce spectacle, mon corps et mon âme se mettent au diapason pour me libérer — trop bref instant — de mon joug émotionnel. Je me rappelle les bons côtés de la vie et pense à ce que j'ai perdu.

(Concentre-toi !)

— Venez, ce n'est pas fini.

Je sursaute, ayant pendant un court laps de temps oublié la présence du docteur, oblitéré la raison de notre plongée. Il m'observe avec compassion, doit lire entre les lignes.

— C'est...

Les mots me manquent, égarés au milieu de tant de sensations.

— La première connexion est une expérience sans précédent, nous met à nu face à la construction de ce que nous prenons pour des souvenirs, mais sont des rêves. Leur force est incroyable. Là où les souvenirs émergent de notre intellect et effleurent nos sentiments, les rêves puisent au plus profond de nos cœurs pour en extraire ce que nous sommes réellement. Mes parents m'ont quitté il y a de nombreuses années, pourtant j'ai pleuré tel un enfant en arrivant ici la première fois, malgré le fait que je pensais avoir fait mon deuil et être devenu fort vis-à-vis de ces souvenirs. Les songes sont plus transcendants, sauvages, intenses. C'est pour cela que nous contrôlons les divergences et amenons les rêveurs dans un système rendu le plus stable possible. Cela peut paraître évident en le disant ou en l'écoutant, mais nos expériences ont montré que les bons rêves établissent plus facilement un univers onirique fonctionnel. Les cauchemars tendent vers le chaos si on leur octroie trop d'importance. Ils deviennent omniprésents là où à contrario les rêves bénéfiques s'intègrent, nous conseillent, permettent de nous sentir plus sereins, en phase avec nous-mêmes. Les cauchemars sont

malgré tout des constituants de Morpheus, mais de manière légèrement atténuée, de sorte à ne pas trop interférer avec le reste. Imaginez ce que donnerait ce monde si vous n'aviez connu que des horreurs dans votre vie ?

— Ça deviendrait un enfer.

— Exactement. C'est pourquoi nous voulons fournir à nos clients et patients une expérience épanouissante et non une horreur de plus à affronter. Comme je vous disais, nous laissons néanmoins les cauchemars exister, car ils ont leur utilité dans le cadre de l'apprentissage, surtout des enfants. Leur psyché immature est faite pour exprimer leurs peurs et angoisses, puis les dépasser. Le système permet de les encourager à comprendre cela, de franchir cette barrière qui peut devenir clivante à certains âges de grands changements. De même, nous pouvons déceler d'éventuels abus ou maltraitance, aussi bien chez les enfants que chez les adultes. Cela rejoint donc votre champ d'expertise, inspectrice Moreau.

La pièce disparaît en un fondu enchaîné, laissant la place à un parc floral peuplé de familles en promenade. Il est difficile d'embrasser les environs tant la zone est immense. Le docteur avance, je le suis et reviens à sa hauteur. Des arbres se colorent de teintes surprenantes, des abeilles volètent et se posent sur des fleurs aux formes improbables : cubiques, prismatiques, aux angles déformés, inversés. L'allée de graviers se transforme en chemin de forêt, d'étranges animaux aux fourrures de velours viennent nous

guetter, leurs longues oreilles dressées au milieu des taillis et la stature debout leur donnent l'apparence d'un croisement entre félin et primate.

Le docteur désigne une clairière, où nous trouvons de quoi nous installer : des bancs sous une magnifique pergola en brique, sur laquelle grimpe du lierre aux reflets métalliques. Un léger cliquetis émane de la plante, tandis que ses feuilles s'effleurent et, alors que je m'assois, le lierre continue d'escalader la structure pour former au-dessus de la pergola une statue végétale d'oiseau, aux proportions erronées. Le bec se déforme en un gigantesque couteau courbé vers le haut. Les ailes tendues de chaque côté se teintent de nuances colorées et fluctuantes. Le bec et le bout des ailes vibrent et émettent un doux murmure, telle une pensée agréable transformée en une délicieuse onde musicale.

— Cet oiseau, je le dessinais souvent, il venait dans mes rêves, petite. Je m'imaginai chasser les papillons dans la jungle, quand cette espèce de colibri géant arrivait et sifflait ce chant incroyable.

— Vos songes commencent à se fondre dans les miens. Les créatures que nous avons croisées sont aussi issues de mon imagination d'enfant. Comme je vous le disais, nos rêves gardent leurs identités tout en se combinant aux autres pour former un univers relativement cohérent. Vous pourriez ainsi passer toute votre vie dans Morpheus et ne jamais voir le même monde. Il mue constamment.

— Est-il normal que la plupart des « apparitions » viennent de notre enfance ?

— Une grande partie de notre psyché se forge à ces âges et notre expérience onirique tout autant, si ce n'est plus. Nous sommes des machines à rêves, mais la plupart d'entre eux se construisent en fonction de notre vécu d'enfant ; nos désirs juvéniles s'ancrent plus en profondeur que le reste, car ils sont l'expression de notre nature innée. Notre nature acquise peut changer fondamentalement ce que nous sommes, mais il subsistera toujours des bribes de ce que nous étions à l'origine et elles aiment resurgir dans les rêves, trop étouffées dans notre vie quotidienne pour le faire, en dehors des songes.

— Qu'en est-il de Mr Signol ? Venait-il dans ce « lieu » ?

— C'était un de nos clients, ou dans ce cas l'un de nos patients, devrais-je dire. Il souffrait de troubles du sommeil et était suivi par nos spécialistes. Ce n'était pas un cas inhabituel, juste une personne parmi tant d'autres ne sachant pas ou ne pouvant plus récupérer de la somme de ses soucis.

— Ces analyses sont donc consultables ?

— Oui, sans problèmes, elles sont déjà à votre disposition sur le portail d'échange avec vos services.

— Les cas récents de morts suspectes sont-ils aussi de vos patients ?

Le docteur hésite un court moment, se concentre sur le colibri fredonnant.

— Écoutez, votre commandant pense certainement que Morpheus est responsable d'une manière ou d'une autre, mais toutes les sécurités ont été étudiées dans les moindres détails. Nous vérifions tout !

— Vous ne répondez pas à ma question, docteur !

— Oui, ces personnes faisaient bien partie de nos patients.

— Je veux voir leurs dossiers.

— Ce sera fait, juste le temps de les préparer et vous pourrez les consulter pour l'enquête, avec celui de Mr Signal.

— Merci, je ne cherche à accuser personne, mais nous devons trouver si quelqu'un ou quelque chose provoque cette hausse inhabituelle de cas étranges.

— Je préfère aussi le savoir, si c'est le cas alors il vaut mieux prendre des mesures à temps plutôt que de laisser survenir pires problèmes. Je vous raccompagne ?

Le docteur se lève, déçu que la discussion prenne cette direction. Le décor se mue en une petite salle blanche, clinquante et munie d'une seule issue, entrebâillée.

— Quand vous souhaitez quitter Morpheus, il suffit de le désirer suffisamment pour aboutir ici et passer cette porte. Si vous n’y arrivez pas, il suffit d’énoncer votre identifiant Octopi. Après vous.

J’approche avec prudence de la sortie et l’ouvre.

Mes paupières clignent plusieurs fois avant de me permettre une mise au point sur le plafond vitré de la rotonde informatique. Cette sensation d’avoir rêvé en toute conscience me déstabilise, je doute une seconde d’être revenue dans la réalité, de ne plus être dans Morpheus. Je tourne la tête et découvre le docteur se redressant sur un autre brancard, non loin de moi. L’air est différent, les contours redeviennent nets et l’ambiance perd son aspect cotonneux. Nous nous levons et nous époussetons, machinalement. Le directeur est devenu froid, distant.

— Bien, j’espère que votre visite aura été instructive...

— Oui, merci. J’ai de quoi approfondir mon enquête. Néanmoins, j’aurai besoin de revenir ici en cas de questions plus précises.

— Vous trouverez auprès de mon assistante un badge ainsi que le numéro téléphonique des différents représentants de secteur, ils vous accompagneront lors de vos venues. N’hésitez pas à leur demander tous les détails pertinents et s’ils rechignent, faites-le-moi savoir. Vous pouvez garder l’électrode, elle vous servira, je pense.

— Merci, docteur.

Une poignée de main brusque clôtura l'entrevue. Je perçois que le directeur reste perturbé par le fait d'avoir abordé le problème des morts suspectes au sein de Morpheus. M'en veut-il d'avoir brisé son rêve simulé ? D'avoir ramené la réalité dans une discussion qui lui tient à cœur ? Ou connaît-il certains détails gênants, voire des défauts, du système ?

Je remonte le couloir, savoure d'avance la tête de la secrétaire, comprenant que je reviendrai à l'avenir.

*

Le soleil se couche avec délicatesse sur la cité et caresse le labyrinthe urbain de sa langue lumineuse, virant de l'incandescent au pourpre, annonciateur des pénombres à venir. Je remonte la rue jusqu'à mon appartement et repasse devant l'affiche de Morpheus, une étrange fleur noire y est taguée avec maladresse. Je file chez moi retrouver un semblant de repos. Bien que sans accrocs notables, cette journée me laisse perplexe, que ce soit sur les implications d'un système connectant les rêves de chacun, leur intimité profonde, ou sur les échos émotionnels perçus au long des rencontres. La visite chez Mr Signol, les remarques du commandant ou du docteur, la plongée dans Morpheus, ces échos me tiraillent.

Je vais au buffet du salon, l'ouvre et saisis une carafe de whisky, celui qu'Ethan...

(Encore un écho...)

J'ai l'impression d'être enfermée dans une chambre de résonances, mon cœur ne sent plus rien, le cerveau prend le relai, me harcèle sans fin.

(Une rasade, juste une...)

Je m'installe dans le canapé, un verre à la main, repense au rêve proposé par le docteur. Quelles sensations ! La bouffée de bonheur ressentie m'a ramené un court temps dans un état oublié depuis la mort d'Ethan. Impossible de m'en détacher, ma culpabilité me hante sans cesse, se rappelle à moi à tout moment de la journée, quoi que je fasse. Un précipice se creuse entre ma vie et le reste de l'univers, me laisse dériver dans une bulle terne, une fine pellicule de dépit et de résignation me sépare du néant.

(Tu dois t'en sortir !)

Une nécessaire conscience de la réalité, trop faible en mon être pour me hisser et me porter à nouveau dans la vie. Comment faire ? Où trouver la force ? La situation paraît inéluctable et prévisible dans sa résolution, comme lorsqu'un animal est paralysé par les phares d'une voiture.

(Une rasade, encore une, de quoi faire évaporer mes soucis...)

Ce monde onirique m'attire, me montre peut-être une voie à suivre pour trouver cette force manquante, le coup de pouce nécessaire à un nouveau départ. Néanmoins, la réaction du docteur m'intrigue, sait-il plus qu'il n'en dit ou n'est-il pas si sûr de l'innocuité de son invention ? Les Octopis sont effectivement peu enclins au piratage, de par leur conception ainsi que par la relative simplicité de leur fabrication. Les rares cas ont démontré une absence de soin et de mise à jour de la part des utilisateurs concernés. Mais qu'en est-il d'un réseau du rêve ? Qu'en est-il d'un Rêve, immense et englobant tous les fragments de songes déjà achevés ou à venir ainsi que les particules de constructions psychiques et neurologiques amenant les individus à se transformer en machine à rêves, la nuit venue ? La société progresse tellement par le biais de la technologie : un songe à l'échelle de l'humanité ! Et personne ne sait où cela nous mène. Que cette direction nous aiguille vers l'enfer ou le paradis, un rêve restera un rêve ; de même les souvenirs d'un être disparu ne me rendront pas celui que j'aimais, aime toujours. Cette conviction s'acharne en moi pour me laisser indécise, hésitante à franchir le cap de m'oublier dans un Rêve où se ressasse sans doute mon chaos personnel et le vide semé dans ma poitrine.

(Une dernière rasade, de quoi étouffer le peu de perceptions restantes, de quoi tuer mes atermoiements...)

Ma main glisse et la boîte contenant l'électrode tombe sur le tapis. Je me penche et la récupère, l'observe tel un faucon doutant de la nature de la proie aperçue au loin. Cette fois, le docteur ne

m'accompagnera pas et je serai seule face à mon rêve. Je soupèse une dernière fois mes remords et soupçons, colle l'électrode, m'allonge sur le canapé, ferme les yeux et attends que mon sommeil lance automatiquement cette ultime bouée.

Le néant m'accueille.

Ma vision discerne des ombres dans la noirceur, des éclats lumineux persistants. Je retrouve ce monde étrange où les limites et les arêtes se délitent. Le whisky créé à peine mieux certains soirs. Je me relève et comprends que les lumières proviennent en fait d'anciens lampadaires à gaz. Les pavés glissants me rappellent que rien n'est acquis, y compris dans un rêve. Une allée lugubre entre deux immeubles, des détritrus s'amoncellent aux abords des murs. Le Rêve ne m'apparaît pas si dérangent que cela finalement, juste inhospitalier. Je sors rapidement de l'impasse et émerge dans un environnement étonnant, les lampadaires en bronze sont recouverts d'une mousse floconneuse et carmin qui éclate par moment en spasmes timides — de léger blops — à la fois sonores et visuels. Ces éructations émettent suffisamment de lumière pour altérer la couleur de l'éclairage, passant ainsi d'un jaune pâle à des teintes plus chaudes et changeantes. Les immeubles en bois se parent de fuchsia, d'émeraude, de vermeil, les pastels chatoyants migrent vers un moiré qui s'assombrit à mesure de leur noyade dans les ténèbres. Un contraste étrange s'installe entre ces lumières colorées et les alentours, sinistres. Toutes les habitations fluctuent dans leurs dimensions et positions, tandis que le regard remonte le long des

boiseries ternies de leurs ouvrants. Des gargouilles me surveillent, du haut de leurs perchoirs. Chacune possède une apparence propre, des copies d'humains difformes, toute en marbrures, éclats de granite taillés ou fragments d'olivine brute.

— Bonsoir, petite dame, saviez-vous l'endroit mal choisi ou le choix maladroit vous a saisi ?

— Pardon ?

La gargouille se tourne vers ses comparses.

— La petite questionne, s'étonne, mais ne sait point le coin déroutant, n'est-ce pas ?

— Qu'êtes-vous ? Où suis-je ? Vous pourriez me le dire plutôt que de m'ignorer !

Les rangées d'yeux rouges se dilatent et me scrutent.

— Que sommes-nous, et vous, qu'êtes-vous ? Vous rêvez et ne songez point l'instant opportun pour de la bienséance, un brin indélicate et opiniâtre, mais point polie notre dame se présente-t-elle à nous.

Aurélie observe les différentes gargouilles, décontenancée.

— Oh... Pardon... je m'appelle Aurélie.

— Voilà plus juste présentailles envers de simples ouailles, de pierre sommes-nous, piètres gargouilles nous appelez-nous, de vos

affect et intellect venons-nous. Nous autres, pensées en échos, fragments d'égo, formons l'ensemble du somme qui vous occupe.

— Vous êtes... mes pensées ?

— Soit, de votre inconscient sommes-nous éruptées, point surprises de l'emprise de vos échecs sur votre esprit.

— Mes échecs ?

— Certes, erreurs et malheurs s'opposent à espoir et revoir.

Les gargouilles se décalent pour laisser passer une explosion de couleur, l'une d'entre elles ne sait l'éviter et s'évapore dans les ténèbres, au-dessus de l'immeuble.

— Et ? Vous croyez que cela m'amuse, me fait rire ? Vous pensez faire mieux peut-être, à rester perchées bêtement sur ce rebord et me toiser ?

Je me penche vers un pavé détaché de la route et le lance sur une des gargouilles, ils disparaissent de concert dans le néant. Les autres se mettent à hurler un simple prénom, en une boucle criarde et discordante. Elles se liquéfient en une brume sombre et lugubre, se remodelent en une seule créature étrange, tissée de fumées anthracite. Elle s'approche de moi, avec lenteur, je reste tétanisée tandis qu'elle tend une main impalpable vers la mienne et qu'une douleur fulgurante traverse ma main à son contact. Le cri s'intensifie, le son déformé d'« Ethan » se répercute sans fin dans les environs et rebondit jusqu'à moi, tels des chocs sonores, distinguables par un

subtil changement de consistance de l'air. À mesure que les cris percent mes tympans, les mousses les accompagnent en un concerto de contrastes, le visuel rejoint l'auditif en une saturation des sens. Je pose les mains sur les oreilles et ferme les yeux, une vague blanche assourdissante m'envahit et je sombre, me perds en moi. Le prénom résonne toujours, m'encombre de sa colère et d'une miette d'amour, fragile, indiscernable au milieu de tant d'émotions négatives, nocives. Ce qui me reste de pensée consciente tournoie dans le néant, tourbillonne dans le vide et le froid de mes sentiments véritables, enchâssés dans ce marasme circulaire, encastrés dans cette horrible gangue.

— Madame ?

Je sursaute, m'aperçois de la fin de mon supplice tout en étant encore sous le choc. Le timbre aigu des gargouilles s'éteint progressivement et libère mon esprit.

— Madame !

— Hein ?

Je me rends compte de l'homme présent à mes côtés, grand, jeune, la barbe rase. Je tourne la tête et découvre que je suis allongée au sol, au milieu d'une place ensoleillée, de nombreux passants me dévisagent.

— Où sommes-nous ?

— Vous êtes là où votre inconscient vous emmène, comme nous tous. Mais ça ressemble à Rome. Enfin, je crois.

— Vous rêvez aussi ?

— Mieux que vous, de toute évidence. Permettez-moi de vous aider.

Le jeune homme me prend par les bras et m'aide à me relever. Les bâtiments aux tons ocre nous entourent, quelques pigeons se baladent entre les touristes à la recherche de vestiges de repas.

— Je suis déjà venue ici, il y a longtemps.

— Avec un amoureux surement, ce n'est pas une ville que l'on visite seule.

Je lâche son bras brusquement. À ma réaction, mon interlocuteur comprend sa gaffe.

— Excusez-moi, je ne voulais pas...

— Ce n'est pas grave, comment vous appelez-vous ?

— Léo Dapraz, et vous ?

— Aurélie. Moreau. Merci de m'avoir aidée, je n'étais pas... au mieux.

— De rien. C'est plutôt étonnant comme lieu, j'ai dû m'endormir à mon bureau et c'est pour le moins dépayant.

— Je trouve aussi. Vous rêviez de Rome ?

— Non, je me suis retrouvé ici d'un coup, avec vous à terre, en train de gémir. Vous deviez faire un sale rêve. On dirait que Morpheus n'est pas si accueillant que ça, finalement...

— J'ai dû revenir d'une façon ou d'une autre dans un endroit plus stable pour moi.

— Qui sait, peut-être un signe ?

Le regard pénétrant de Léo me prend au dépourvu. Il paraît intense et possède des traits agréables, légèrement négligé dans sa tenue et son apparence. Je cherche de quoi détourner la discussion.

— Vous avez une idée sur le reste de la marche à suivre ? Je suis un peu déboussolée.

— Et si nous mangions ?

Je l'observe, ne sachant comment gérer la situation, hésitante sur ses intentions. Le jeune homme essaye ouvertement de me charmer, mais je ne sens rien, pas de plaisir ni même de remords.

— Ne me regardez pas comme ça, je veux juste vous proposer un restaurant, ils doivent tous être bons dans un rêve, non ?

Son sourire achève de me convaincre.

— Et si vous esquissez un sourire, j'aurai gagné ma nuit.

(Allez !)

Je me retiens, mais ne peux m'empêcher de plisser les coins de la bouche en un sourire poli.

— Vous devriez dresser des tigres, ils seraient conquis. Avec moi, ce sera plus difficile.

— Je ne m'avoue jamais vaincu. Allons-y, les tigres vont tout dévorer.

À mesure que nous traversons la place, le soleil décrit sa parabole vers l'horizon en accéléré et décore les lieux de tentures colorées et éclatantes, encadrant notre duo tandis que nous passons les portes d'un restaurant.

À peine avons-nous franchi l'entrée que nous sommes attablés près d'un feu de bois utilisé pour la cuisine. De drôles de lucioles parcourent le restaurant en tout sens, vibrant à proximité des clients et des serveurs. Elles laissent flotter une douce mélodie dans les airs ; un bien-être soudain m'envahit tandis que Léo me verse un apéritif. Il est agréable, soucieux de ne pas me froisser, un vrai gentilhomme. Je vis ce moment sans tout à fait le saisir à pleines mains, malgré cette délicate sensation d'équilibre, l'impression d'être enfin moi-même.

— Vous devriez goûter le vin, il est fabuleux. Que faites-vous dans la vie ?

Dapraz me fixe d'un œil tout à la fois curieux, fasciné, amusé, mais néanmoins sérieux.

— Inspectrice de police. Si vous m'expliquiez plutôt ce que vous faites dans la vie ?

— On discerne la policière cherchant à reprendre l'initiative !

Il rit de son espièglerie, me soustrait encore un sourire poli. Je constate que sa main arbore un tatouage de pavot noir.

— Quelle est cette fleur ? Je l'ai déjà aperçue ailleurs...

— C'est un pavot noir, symbole des songes et des mystères, ou en tant cas c'est ce qu'on m'a dit.

— C'est joli, je l'ai vue taguée sur une affiche, près de chez moi.

Et sur un mort.

— C'est une technique utilisée par certains clubs pour attirer des clients, ils en mettent dans quelques zones stratégiques de la ville et quand les gens entendent parler du club, ça fait tilt et leur donne envie de venir ! C'est une sorte de préimprégnation mentale.

— Où vous l'êtes-vous fait tatouer ?

Il se rembrunit.

— Ce n'est pas important, pourquoi ?

— Comme ça.

Drôle de coïncidences : l'affiche, les tatouages, Dapraz qui ne veut pas en parler.

Une sensation bizarre s'empare de ma concentration. Il continue de parler, mais aucun son ne semble sortir de ces lèvres, ou je ne suis plus apte à l'entendre. Un tourbillon m'emporte, je suis prise en tenaille par la chaleur du lieu et une sensation extérieure, douce, mais étrangère. Ma tête pivote, je ne vois plus le restaurant et Dapraz

qu'au travers d'un prisme troublé, devenant plus opaque à mesure que ma vision se voile. Rideau noir. Je me sens tomber dans le vide. Ma perception se stabilise et j'émerge de ce rêve sur mon canapé, le chat quémandeur de la veille me lèche le visage. C'est lui qui a dû m'extirper de Morpheus ! La tenture bat au vent, la fenêtre est encore restée ouverte. Il me regarde, miaule et réclame de nouveau sa pitance.

(Merci...)

Ma main me gratte, un filigrane de fleur noire s'esquisse sur ma paume.

*

La journée suivante me trouve dans le centre du sommeil fréquenté par Mr Signol. L'endroit est bondé. Tout type d'individus arpentent le centre : personnel administratif, ouvriers des docks, jeunes cadres d'entreprises cotées sises quelques rues plus loin. Des rangées de fauteuils molletonnés et inclinables s'alignent entre les murs des locaux sur trois étages.

J'observe cette effervescence pendant plusieurs minutes. Tout semble sous contrôle, la vigilance du personnel écarte le vol ou toute possibilité d'agression, même discrète. Une fois installés, les clients passent aussitôt à la plongée et ceux ayant fini ne s'attardent pas,

poussés cordialement vers la sortie par quelque surveillant zélé ; plusieurs employés déambulent régulièrement dans les allées afin de prévenir tout problème.

Je traverse la zone accessible au public et entre dans la partie informatique, séparée de la salle principale par des glaces sans tain — ainsi les événements peuvent aussi être vus d’ici. Des moniteurs montrent les salles sous différents angles, une interface tourne en parallèle sur l’écran pour analyser les signes de déviations des comportements et avertir le personnel.

Rien à signaler, dirait-on. Je monte au dernier étage, réservé aux patients atteints de troubles du repos ou de pathologies nécessitant des cures de sommeil. Je sors de l’ascenseur et trouve le directeur — fidèle à l’image austère affichée sur leur site — attendant à l’accueil, en pleine discussion avec l’infirmière d’astreinte.

À son arrivée, ils se taisent et l’homme, peu avenant, vient à ma rencontre.

— Madame Moreau ? Je suis Franck Salieu, responsable du centre du sommeil.

— Bonjour, Mr Salieu. Le docteur Nott vous a-t-il expliqué les détails de l’affaire qui m’amène ici ?

— Oui, en tout cas ce qu’il estimait nécessaire. À vous de me dire ce que vous cherchez précisément. Mais d’abord, permettez-moi de

vous emmener dans notre salle de conférence, ce sera plus discret pour le sujet que nous devons aborder.

Quelques pas nous entraînent dans une grande salle aux murs boisés et équipée d'un gigantesque hologramme central. J'en fais le tour, intriguée.

— À quoi vous sert l'hologramme ?

— Le plus simple est de vous montrer.

Salieu permute une commande incrustée dans l'immense table en chêne massif qui ceinture une partie de l'hologramme, le reste étant un moniteur de surveillance. Le socle vibre et l'air s'empourpre un instant dans l'éclairage tamisé de la salle, avant de générer un globe translucide allant jusqu'au plafond. De minuscules taches de différentes couleurs apparaissent sur la pâle surface blanchâtre, certaines dans le vide autour. Les lumières de la projection illuminent les murs et se reflètent sur nous.

— Ce que vous voyez est la représentation en temps réel de Morpheus, du monde construit par les rêveurs. Malgré le fait que les songes ne soient pas systématiquement rattachés aux autres et parce que certains peuvent se compléter en partie, les dormeurs ont recréé notre Terre via Morpheus, à quelques détails près. Ainsi, un Chinois rêve la plupart du temps dans une représentation de la Chine, y compris s'il n'en rêve pas à proprement parler. Nos inconscients pointent toujours notre position, même si elle imaginée. C'est une des découvertes étonnantes faites par le docteur Nott lors des travaux

préliminaires. Mais ce n'est pas forcément le cas, vous pouvez rêver dans un monde autonome sans attache au reste de Morpheus bien qu'en faisant partie, comme une sorte de bulle.

— Vous voulez dire que si je me connecte vous sauriez me situer à peu près là ?

J'hésite un instant avant de pointer mon doigt sur ce qui semble tenir lieu de région parisienne. Les lumières forment un détournement naturel dû aux contrastes démographiques de la région. Les couleurs changent à mesure que je fixe la zone et tente de dénombrer les connexions. Peine perdue.

— Oui, si vous rêvez de cette zone le plus souvent. Le système montre l'endroit dont vous rêvez, pas celui où vous êtes en train de dormir.

Le contraire serait illégal.

— Que signifient les couleurs ?

— Ce sont différents attributs qui nous permettent de filtrer les connexions en fonction de ce que nous souhaitons visualiser. Par exemple si je garde uniquement les points bleus, comme ceci...

Salieu prend le temps d'interagir avec l'interface du moniteur et seules les marques bleues persistent, moins nombreuses et concentrées principalement sur Paris et sa banlieue. Le globe zoome automatiquement sur la zone, focalisant le maximum de points dans le champ affiché à nos yeux.

— ... vous ne visualisez que les personnes actuellement connectées dans cet immeuble. Vous constaterez sans peine que la plupart rêvent à proximité de leurs habitudes, c'est ce que nous vérifions chez la plupart des dormeurs. Il y en a par contre qui se retrouvent très loin, par exemple le dernier en date visitait Proxima du Centaure, sûrement un fan de science-fiction.

Je fais le tour du globe, distingue un point lumineux dans les profondeurs de cette quasi-sphère.

— Il y en a un sous la surface !

— Il y a des géologues et des passionnés de spéléologie. Chacun rêve aussi en fonction de ce qui constitue sa vie.

Le responsable alterne différents modes d'affichage : homme, femme, songes selon leurs degrés de plaisir (ou de déplaisir), durée du sommeil ; ainsi de suite jusqu'à montrer des points plus ou moins vermeils, voir noirs.

— Ce que vous voyez est le profil de Mr Signol, la couleur est pondérée suivant la qualité de ses rêves, la nuance foncée indique qu'il souffrait de troubles et qu'ils s'aggravaient, laissant ainsi des marques de plus en plus sombres.

— Pouvez-vous afficher uniquement le plus récent, s'il vous plait ? Ce sera le plus sombre, je suppose ?

— Normalement, oui.

Salieu s'opère et un seul point reste, noir d'encre au milieu du globe laiteux.

— En effet, c'est bien le plus sombre. Des rêves aussi difficiles sont rares, même chez les mauvais dormeurs.

— C'est dans un quartier abandonné. Cela signifie donc que son dernier songe s'est déroulé là-bas. Maintenant est-ce que vous sauriez faire le tri parmi les différents lieux et laisser ceux ayant le plus d'itérations ?

— Oui, sans problèmes. Je mets en nuances de jaune les lieux triés par le nombre de fois où le patient les a rêvés.

Le globe scintille le temps d'une respiration et clignote ces détails jaunâtres.

— Très bien. Ensuite, superposez un second filtre de points en fonction de l'aggravation de son état de sommeil. En nuance de bleu, s'il vous plaît.

L'affichage oscille une seconde fois, laissant un nuage jaune et bleu. Je m'approche de la zone ainsi filtrée et réfléchis un instant.

— Intéressant.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Ici, il y a un point vert foncé au même endroit que son dernier rêve ; cela implique une superposition en grand nombre de points jaunes et de points bleus, la nuance très prononcée montre que non

seulement c'est une occurrence de rêve régulière, mais qu'elle est aussi liée à l'aggravation de ses problèmes. Vous pouvez zoomer sur cet endroit ?

— C'est effectivement dans une ancienne zone de bureaux, il n'y a quasiment plus rien là-bas. Je ne suis même pas sûr qu'il reste âme qui vive.

— Reste à le vérifier.

Salieu me regarde, les yeux vides d'intérêt pour la conversation.

— Dans ce cas, vous ne voyez pas d'obligation à ce que je vous laisse poursuivre votre enquête ?

Comprenant la requête sous-entendue, je le salue et repasse devant la salle principale. Pourquoi Mr Signol se rendait-il en rêve dans un quartier désaffecté ? Que lui manquait-il ? Le trouvait-il là-bas ? Après avoir franchi le seuil de l'immeuble d'un pas vif et descendu les quelques marches vers le trottoir, un individu me rentre dedans. Il me fixe, le regard noir et chargé de menaces. Une odeur entêtante d'alcool envahit les lieux. Une de ses mains se pose sur mon bras et m'agrippe avec force.

— Vous savez ce que ça fait de visiter ses propres ténèbres, hein ? Je parie que vous ne le savez pas. Vous êtes comme tous ces pantins qui ressassent en boucle leur petite vie étriquée en se connectant à leur médiocrité. Méfiez-vous de ce que vous avez en vous, MÉFIEZ-VOUS !

— Lâchez-moi !

Je me débats, mais sa main enferme mon bras dans un étau. Le vieillard vocifère crescendo une diatribe sans queue ni tête. Soudain, il me plaque contre lui, ses yeux fouillent les miens à bout portant, son haleine fétide me donne la nausée.

— Vous ne savez rien sur les profondeurs de nos êtres, vous n'êtes rien, une poupée immobile et vide, creuse à en vomir. Une plongée dans un rêve n'est rien par rapport à l'effleurement d'un cauchemar ; en nous se tient un combat éternel contre notre face obscure, depuis le début des temps et c'est ce qui causera notre fin ! Il vous trouvera aussi ! Je réussirai là où vous échouerez tous ! Vous me dégoutez !

Tandis que le fou déguenillé me relâche et s'en va en hurlant de plus belle, je constate son tatouage de fleur noire sur le dessus de la main, identique à celui de Mr Signol. Je mets un court moment à reprendre mes esprits, choquée par tant de rage et de haine mêlée. Le discours du vieil homme ressemble aux vitupérations habituelles des fous sillonnant la rue, mais celui-ci résonne de manière étrange.

Pourquoi cette fleur, de nouveau ?

*

Les quais s’effritent en silence dans la Seine, quelques mouettes criardes s’agglutinent sur les bords en partie effondrés, prospectant d’éventuelles victuailles. La pente de la berge bétonnée remonte doucement jusqu’à la rue recherchée. C’est ici, dans ce bloc d’immeuble. Il se fait tard, le crépuscule tombe sur le quartier, abandonné depuis belle lurette, ne reste que les marginaux et les affaires troubles de la cité préférant les endroits discrets et peu fréquentés. Quelques clubs et boîtes de nuit en ont profité pour s’installer sans risquer de déranger les alentours ou d’attirer mes semblables.

Je fouille du regard les environs, à la recherche d’indices, de passants à questionner — peine perdue. Je contourne l’angle de la rue et déniche une indication placardée sur le poteau désignant l’entrée d’un métro désaffecté : une fleur de pavot noire, peinte au pochoir sur un morceau de carton plastifié. Malgré son abandon et le manque d’entretien, le secteur n’est pas dénué de charme. Seule l’absence de vie rend l’endroit étrange, tel un fantôme de ville.

L’interface policière émet un avertissement, simple clignotement transmis par mon Octopi vers le coin de mon champ de vision. J’y répons aussitôt.

— Inspectrice 154-17, Aurélie Moreau.

L’avatar numérique apparait avec le reste de l’interface.

— Bonsoir, inspectrice. Je me dois de vous signaler que vous êtes actuellement dans une zone à risque, non couverte en totalité par le système de surveillance de la police.

— Je sais, c'est pour mon enquête en cours, qu'avez-vous à me dire sur les lieux ?

— Un instant, s'il vous plait.

Sa phrase à peine terminée, l'IA reprend la parole.

— Bien, nous avons eu de nombreuses requêtes ces dernières années pour des délits plus ou moins graves dans le périmètre. C'est une zone d'entreprises désertée par leurs propriétaires, qui ont préféré migrer leurs activités à proximité des nouveaux docks automatiques. Quelques établissements plus ou moins honnêtes ont saisi l'opportunité pour racheter des terrains et des locaux à bas prix. La ville ne souhaite pas s'occuper de cette zone et a jugé pertinent — stratégique devrais-je dire — de laisser une certaine frange de la société élire domicile ici. D'une pour les repérer plus facilement et de deux pour nettoyer le reste de la cité de leur présence.

— J'ai vu un panneau avec une fleur de pavot, cela doit indiquer le club que je recherche, dans ce pâté d'immeuble, tu peux vérifier ?

— Oui, il existe un club du Pavot Noir, dans la liste des établissements officiels, plusieurs contrôles de police ont eu lieu de manière infructueuse, ce club est considéré comme relativement honnête.

— Relativement ?

— Un club n'est pas responsable de la moralité de ceux le fréquentant. Nous avons donc l'œil dessus, malgré tout.

— À qui appartient-il ?

— À une certaine Margot Elpis, dite « Madame Margot ». Casier vierge, aucun indice suspect sur son dossier, une tenancière sans reproche. Elle a déjà géré d'autres établissements n'ayant pas non plus levé de problèmes. En tout cas, rien n'apparaît dans le système.

— De quand date son ouverture ?

— D'environ 8 mois.

— Donc en même temps que le lancement public de Morpheus ?

— Oui, à quelques jours près.

Une coïncidence en appelle une suivante.

— Peux-tu, s'il te plait, mettre le club et « Madame » Margot sous surveillance et m'avertir en cas d'informations importantes ?

— Avec plaisir, je vous contacte si je trouve quelque chose. Pour info, le rapport toxicologique de Mr Signol est arrivé : négatif.

Ainsi ce n'est pas un suicide. Mais comment la mort est-elle survenue ?

Au moment de consulter le rapport d'analyse, j'entends au loin une porte qui s'ouvre, des rires, ainsi que de légères vibrations, le

club doit se situer à proximité. J'avise un autre panneau à la fleur noire, plus loin dans la rue, devine le début d'une allée au pied de l'indication. Je tourne prudemment et vois, au fond de l'allée, un groupe de fêtards en train de sortir pour vapoter, devant un vigile dont le visage reflète bien l'essence de son métier. La porte à demi ouverte laisse passer le son répétitif d'une musique électronique lancinante. Je m'approche du colosse, les vapoteurs me regardent du coin de l'œil tout en continuant leur discussion.

— Bonsoir, c'est quoi comme boîte, ici ?

— Club du Pavot Noir.

Le molosse a craché sa réponse comme allant de soi et se suffisant à elle-même. Ça ne va pas être facile, autant faire au plus simple. Je montre ma carte de police au vigile, qui lève les yeux au ciel.

— C'est pas vrai, bordel, vous pouvez pas nous laisser tranquilles ? Il n'y a jamais rien eu d'illégal ici ! Vous n'avez rien trouvé les dernières fois, c'est juste un club tranquille pour des gens qui veulent passer une soirée peinarde entre eux. Pas vrai, les gars ?

Le vigile se tourne vers le groupe de noctambules, qui approuvent aussitôt.

— Il n'y a rien ici, m'dame, c'est réglo comme endroit, peuvent pas tous en dire autant dans le coin.

— Je sais, ce n'est pas forcément le club qui m'intéresse, plutôt les personnes le fréquentant. Vous avez remarqué des clients ou évènements étranges ces derniers temps ?

— Euh... non. La plupart d'entre eux sont des habitués, c'est souvent assez calme, on vient juste boire un verre et danser. L'ambiance est feutrée, ceux qui cherchent la bagarre viennent pas trop dans ce genre de club.

— Reconnaissez-vous ces personnes ?

Je tends une copie de chaque photo des victimes. Les vapoteurs opinent de la tête, négatifs. Je reviens au sbire de faction.

— Bien, merci, je vais aller voir à l'intérieur. Vous savez où je peux trouver la patronne ?

Le vigile se renfrogne.

— Oui, mais ça va pas lui plaire. Elle aime pas être dérangée quand elle fait les comptes. Elle est à l'étage, vous pouvez monter par l'escalier au milieu de la salle. En haut, la grande porte, c'est là.

Je pénètre dans l'établissement, une délicate senteur parfumée hante les lieux, les noceurs se lovent dans des banquettes en velours grenat, tandis qu'une poignée de danseurs suent leur plaisir sur une piste centrale. Des structures d'éclairage en cuivre poli longent les banquettes et traversent la salle de part en part, tout en arabesques, apportant comme annoncé une ambiance douce et feutrée. J'inspecte la salle et analyse en toute discrétion les tablées ainsi que la piste.

Rien d'anormal, juste des citoyens qui s'amuse, boivent, mangent ou dansent.

Je décide de monter à l'étage, me retrouve devant une porte énorme taillée dans un assemblage de bloc de corne et d'ivoire mélangé, représentant des créatures imaginaires, certaines agréables, d'autres à l'apparence torturée. Les panneaux semblent se faire face ; le plaisir s'oppose au déplaisir. La porte est entrouverte. Je passe la tête à l'intérieur, découvre un bureau et une femme dans la cinquantaine, installée dans un fauteuil. Elle est plongée dans ce qui parait être des livres de compte. L'endroit est simple, fonctionnel, quelques décorations exotiques viennent égayer l'ensemble. Un gigantesque miroir au cadre doré trône sur le mur du fond, me laisse voir un instant mon reflet.

(Fatiguée. À bout...)

Le terme s'impose à moi en une réalité brutale.

— Bonsoir ?

Je sursaute, un moment perdue dans mon clone diaphane. Je me reprends et m'avance dans la pièce, montre à nouveau ma carte.

— Excusez-moi, je suis l'inspectrice Moreau, êtes-vous Margot Elpis ?

— C'est moi-même, que voulez-vous ?

Madame Margot m'observe avec circonspection, ses cheveux courts teintés de pourpre profond lui donnent une autorité certaine, renforcée par les traits réguliers de son visage.

— Vous poser quelques questions relatives à des morts suspectes.

— Très bien, j'en avais justement assez de mettre à jour les comptes. Tenir des clubs n'est pas aussi excitant que beaucoup se l'imaginent, il faut surtout aimer les chiffres. Les positifs, de préférence. Asseyez-vous, je vous en prie.

Margot indique du geste un des fauteuils en vis-à-vis du sien. Je m'y installe en douceur, surveillant mon interlocutrice.

— En quoi puis-je vous aider ?

— J'aimerais savoir si ces personnes sont déjà passées ici, simple routine.

Je lui tends les photos, qu'elle observe un bref instant avant de lancer une vérification avec son Octopi — révélé par de légers, mais brusques mouvements des yeux.

— Désolé, cela ne me dit rien, la plupart de mes clients sont des habitués, mais je ne les fréquente guère. La vie nocturne ne m'intéresse pas à ce point. Je me suis permis de scanner les photos pour vérifier sur notre système de sécurité. De toute évidence, ces gens n'ont jamais mis les pieds dans mon club. Comment vos pas vous ont-ils menés jusqu'ici ?

— Des indices m’incitent à penser que les victimes connaissaient le quartier. Avez-vous eu récemment des clients étranges ou vous ayant causé des ennuis ?

— Non, pas particulièrement. Juste quelques disputes entre amis. Comme vous avez pu le constater dans la salle, nous faisons plutôt dans le genre paisible au club du Pavot Noir.

— Il y a-t-il dans le club des moyens de connexion à Morpheus ?

— Oui, quelques-uns, peu utilisés néanmoins, ils sont uniquement prisés par les noceurs qui veulent récupérer un peu dans le but de prolonger leur soirée. Des connexions ponctuelles et de courtes durées, donc.

Une idée me vient.

— Les victimes rêvaient de votre club, est-il possible que d’autres clients en fassent autant ?

— Oui, moi la première. Je dois sûrement passer trop de temps ici. Tant que je ne rêve pas de livres de compte... Dans tous les cas, mon établissement existe aussi dans le Rêve, je le fréquente et l’anime, nous avons des soirées étonnantes, le lieu change du tout au tout, chaque nuit. Vous devriez y faire un tour, c’est impressionnant.

— Volontiers. Par simple curiosité, pourquoi le pavot noir ?

Margot se détend et s’enfonce dans son fauteuil, regarde un instant le plafond avant de revenir vers moi.

— C'est un symbole intéressant, le pavot. Fleur du mystère, du cycle de la vie, elle peut nous apporter le repos et la renaissance, mais au travers de la mort. Elle ne donne qu'après avoir pris. Je trouve que c'est une belle métaphore de la vie, car elle aussi nous prendra toujours quelque chose. Qu'en pensez-vous ?

Un frisson de gêne parcourt mes nerfs. Elpis me dévisage avec intensité, sans malveillance, juste de la curiosité.

— Je le crois aussi, mais quand nous donne-t-elle quelque chose sans chercher à le reprendre ?

— En chaque instant, par les possibilités infinies qu'elle nous offre. Nous pouvons nous recréer à volonté, à condition de le vouloir et de nous affranchir de ce qui nous enchaîne à notre condition.

— Faut-il encore le pouvoir. Pensez-vous qu'un système comme Morpheus peut y parvenir ?

Elle se redresse et son ton monte d'un cran.

— Morpheus est une fumisterie, il ne faut pas vouloir contrôler nos rêves, c'est souvent leur brutalité et leur sincérité qui nous éveillent. Hypnos croit pouvoir aider les gens de cette façon, mais ce ne sera, au mieux, qu'un secours de façade, il faut traiter nos problèmes en les prenant à bras de corps, pas en les regardant de loin comme des bêtes apprivoisées.

— Les morts que vous avez vus en photo, pensez-vous qu'ils auraient pu éviter cette fin si Morpheus fonctionnait comme vous le souhaiteriez ?

Ses épaules s'affaissent, un fin soupir s'échappe de sa bouche.

— Je ne sais pas s'ils auraient pu l'éviter, mais Morpheus fait fausse route, j'en suis persuadé. Il faut aborder le problème différemment. Sans contrôles, les rêves peuvent s'avérer dangereux, c'est vrai, mais il suffit d'accompagner les gens, il n'est pas question de les laisser se dépatouiller tout seul de leurs problèmes. Hypnos veut que leurs patients puissent s'en sortir sans recevoir d'appui digne de ce nom, comme si un système quelconque pouvait être efficace par lui-même. Ce n'est pas leur suivi de pacotille qui y arrivera. Il est question de la psychologie des gens, pas de leur donner des tickets de cinéma pour un film avec trop d'effets spéciaux.

— Avez-vous déjà tenté en pratique quoi que ce soit ?

Margot me fusille du regard et ses prunelles me fixent.

— Écoutez-moi bien inspectrice, je ne ferai jamais de mal à quiconque, même pour prouver que j'ai raison.

— Dans ce cas, vous ne verrez pas d'objection à me confier toutes les données de surveillance de votre club ?

— Elles sont à vous. Sur ce, excusez-moi, mais je dois reprendre ce fastidieux travail. Au revoir, inspectrice.

Je la salue alors qu'elle se remet à ses comptes, redescends et décide de m'incruster pour vérifier plus en détail les activités du club. Madame Margot doit savoir quelque chose et a une dent contre l'œuvre de Nott, mais ne paraît pas vouloir créer de problèmes. Quel serait son mobile ? Si ses actions entraînent des morts, cela discréditerait tout ce qu'elle prétend vouloir défendre : aider autrui par des rêves libérés de tout contrôle. Cela appuierait au contraire les choix d'Hypnos et n'a pas de sens.

Je m'installe à une table et commande un soda frais, cette place me permet de voir tout le monde sans attirer l'attention, du coin de la salle. Le pavot est présent à chaque instant de cette enquête et doit représenter quelque chose. Dapraz est-il suspect ou un simple maillon de plus dans cette chaîne de présomptions ? Je ne peux m'empêcher de le trouver innocent, voire agréable, mais que penser de son arrivée fortuite au moment où je sors de mon cauchemar et émerge dans un endroit qui m'est cher ? Rome est un lointain souvenir — certes mémorable — mais ancré dans un passé devenu douloureux. Je ne voulais pas m'en rappeler, pas comme ça. Comment Dapraz aurait-il pu le savoir, le soupçonner ? Et il arbore cette étrange fleur noire qui se retrouve en lien de chaque détail de l'enquête, symbole qui sert d'enseigne au club de Madame Margot ? Ce club — ou sa propriétaire — détient l'élément manquant de l'affaire, celui que je dois trouver pour avancer.

Les heures passent à observer la clientèle, des personnes entre deux âges, sans signe particulier, de simples citoyens venus

s'amuser. Vers minuit un homme apparaît, entre deux âges, cheveux grisonnants. Il semble inquiet, stressé, regarde autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un... tout en essayant de l'éviter. Il se rend au fond de la salle, où se situent les espaces privatifs de connexion à Morpheus. Au moment où sa main se pose sur le montant de la cabine, j'aperçois un tatouage noirâtre, en partie effacé, comme griffé. Je me lève et m'installe dans l'emplacement à côté du sien. Aucun bruit.

J'entends le rideau coulisser sur sa hampe, l'homme ressort ! Je tire le rideau de ma cabine et inspecte la salle, sans succès. Je sors demander au vigile s'il a vu le suspect ; la ruelle est déserte. Je retourne aux cabines, toutes vides. Mon regard s'attarde sur la tablette installée dans l'espace qu'occupait l'homme. Des pétales noirs ont été déposés en une traîne vers une affiche de Morpheus, un pavot noir y a été dessiné à la va-vite.

J'appose l'électrode de connexion Morpheus sur une de mes tempes et plonge.

J'arrive au milieu de la salle principale du club, dans sa version onirique. Ma vision est trouble, je devine plus que ne voit. Les murs bougent légèrement, le sol paraît incertain, l'apparence du lieu n'a pas l'air d'avoir changé, juste d'être diffusée au travers d'un cristal translucide. Une piste de pétales noirs mène au bureau de Margot. J'hésite un bref instant devant l'entrée ; elle n'est plus qu'une massive pièce d'ivoire, constitué d'un amalgame d'excroissances

animales mis en forme ; les sculptures sont torturées, obscures et glaçantes. Les boucles tourmentées se recouvrent, se mêlent pour engendrer de nouvelles horreurs. Oreille collée au panneau, je n'entends rien, pas même une simple discussion, le bureau doit être vide.

J'ouvre la porte, franchis le seuil et me retrouve dans un champ de pavot. Rien d'autre que ces fleurs, partout. La porte claque dans mon dos, je me retourne et la vois disparaître en un flou artistique.

Un bruit émerge au loin, vers un bosquet dense de fleurs immenses, je m'y dirige, sans savoir ce qui a émis ce son. Les secondes n'ont pas de prises ici, j'ai la sensation de me déplacer dans l'espace, mais pas dans le temps, tels des sauts de puce plus ou moins conscients.

Je m'insinue dans le bosquet et son parfum léger de pavot, ma tête tourne. Alors que je repousse les tiges noires, elles se volatilisent et je débouche au milieu d'un pré. La lune m'observe avec sérénité. Léo est là, ne me voit pas. Il retient un homme, ils se battent. Léo tombe à terre, crie tandis que son adversaire s'enfuit vers l'entrée d'un bâtiment en pierre de taille, lugubre et ancien.

— NE FAITES PAS ÇA !

Il le poursuit, j'en fais de même. J'aperçois une autre silhouette s'introduire dans la bâtisse. La pénombre s'installe à mesure que j'approche de l'entrée, Léo appelle l'homme sans s'arrêter un instant.

— N'y allez pas ! Par pitié !

Ils pénètrent à leur tour dans le bâtiment, je les perds de vue avant de passer le seuil à leur suite, la voix de Léo se dilue en échos, le hall d'entrée se divise en un labyrinthe de couloirs et de salles remplies d'antiques et froides statues. Les parquets craquent à mon passage. Je suis égarée, cherche à rejoindre les deux hommes en suivant les appels de Léo. Une sensation malsaine s'insinue en moi, tel un mélange abscons de haine, d'abandon, de colère, de frustration. Une main m'agrippe soudain une jambe, le vieil homme fou croisé à la sortie du centre du sommeil est là, par terre, comme pétrifié par un choc colossal, le visage marqué par des flots de larmes. Ces yeux me fixent un bref instant.

— Vous ne savez rien... rien...

(Rien...)

Son ton plaintif s'étouffe de lui-même et il s'affaisse sur le sol tandis qu'un spasme d'angoisse lui tire de nouveau des sanglots. Chaque instant qui passe augmente le malaise, la nausée totale envahit chaque parcelle de mon corps. Je reprends ma quête de Léo et l'aperçois au détour d'un couloir, devant une salle vide. Il paraît hagard, livide, sa bouche murmure un son inaudible. Soudain il se retourne, une apparition fantomatique tissée de brumes l'attire au bout du couloir, susurre son prénom au vent.

Un élancement dans ma paume me fait regarder le tatouage qui l'infeste, pleinement visible et défini à présent. Léo passe devant un corridor ouvert au tout venant et s'arrête, ne sait où donner de la tête,

un tourment intérieur le met au supplice. L'air scande avec douceur son prénom, lui chuchote des vérités par lui seul comprises. Il pleure, sa bouche ne cesse d'émettre un appel vide. Je m'approche de lui, pose ma main sur son épaule, les échos nocifs perdent peu à peu de leur résonance, mais restent tapis, à l'affût de la moindre faille pour refaire surface.

(Les échos ne font que résonner, sans fin et sans but !)

— Léo, que vous arrive-t-il ?

Il sursaute, chute au sol et pousse un cri rauque et faible.

— Aurélie, que faites-vous là ? Vous ne devriez pas...

— J'ai suivi une piste jusqu'ici. Pourquoi avez-vous agi de la sorte ? Qui est cet homme ?

Il se redresse et me dévisage étrangement, la peur le tiraille. Pas une simple frayeur instantanée, mais une angoisse profonde et durable. Soudain, un cri paraissant venir d'outre-tombe nous fige sur place. Léo se tourne vers moi, son regard reflétant une grande détresse.

— Je suis arrivé trop tard.

— Expliquez-vous !

— Je... Je ne sais pas... C'est tellement... J'ai souvent rêvé de cet endroit, plutôt un cauchemar à vrai dire...

— Je parle de cet homme, que lui arrive-t-il et pourquoi avez-vous essayé de l'arrêter ?

— Je n'en sais rien, j'ai senti sa peine quand il est arrivé dans Morpheus. C'est pour cette raison que vous êtes là ?

— Je...

Léo me regarde avec une profonde tristesse.

— Sortez-nous d'ici, par pitié.

— Venez.

Je lui prends le bras, repense à un endroit sûr dans Morpheus où nous pourrons faire le point en paix. Le chalet de Nott effleure à peine mon esprit qu'il se matérialise. La sérénité du lieu s'empare de nous et retire nos pelures d'émotions insensées.

Léo s'assoit dans un fauteuil en osier, je m'installe à son côté, me penche pour l'inviter à la confiance.

— Léo, à quoi rime tout ça ? Qu'avez-vous vu dans cet endroit ?

Un silence perdure tandis qu'il réfléchit et ne sait que répondre. Un soupir s'évade de ses lèvres sèches.

— Je ne sais pas, c'est si... ce lieu est si vide et à la fois si rempli ! Je ne sais pourquoi, mais il nous fait ressentir des choses que nous enterrons en nous profondément. Pas assez en tout cas.

— L'homme que vous avez essayé de retenir, à quoi ressemblait-il ?

Il hésite un instant, se démêlant entre ses émotions et ce qu'il a vu.

— Un homme banal, avec une moustache et un bouc, il avait comme une tache sur le cou.

— Pourquoi cet homme était-il dans votre cauchemar ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas non plus la première fois que je vois d'autres personnes y aller. À chaque fois je veux les en empêcher, leur détresse est tellement forte. Ils y retournent sans cesse. Moi, je ne peux pas, je ne sais pas si c'est une bonne chose ou non, je sens aussi que je dois y retourner, mais cela me terrifie, j'ai un effroyable sentiment d'abandon dès que je passe l'entrée, comme si plus personne n'avait d'attaches avec moi et que je m'enfonçais dans un monde vide.

Je pose mes mains sur ses genoux. Son regard me fait de la peine, l'ambiance reposante du chalet a un tant soit peu apaisé son cœur, mais il tremble toujours. Je suis maintenant persuadée que Léo n'est pas en cause dans l'affaire, son état actuel et le choc reçu dans Morpheus ne peuvent être simulés. De plus pourquoi aurait-il essayé de retenir cet homme ? Quelle était cette créature étrange aperçue dans le couloir ? Quelqu'un a dû trouver une faille dans Morpheus, sinon comment expliquer ces événements ?

— Léo, il existe un club appelé le Pavot Noir, y êtes-vous déjà allé ?

— Non jamais, je ne le connais même pas.

— Et personne ne vous aurait parlé d'un club mystérieux dans Morpheus ?

— Non, il y a bien des clubs extravagants dans Morpheus, mais je n'ai jamais entendu parler de choses étranges. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Je pense que c'est le cœur de l'affaire. Que diriez-vous d'y aller ensemble pour vérifier ce qui s'y passe ? Si j'y vais seule, la patronne du club s'apercevra que je viens fouiner. Ce que je voudrais effectivement faire, mais avec discrétion.

— Pourquoi pas, je ne pensais pas décrocher un rendez-vous de cette façon...

Malgré sa tension, je discerne son espièglerie refaire surface avant que ses yeux ne s'embrument à nouveau.

— Aurélie, je ne peux pas revivre ça encore une fois. Et les autres, on ne peut pas les laisser ainsi ! Cet homme qu'est-il devenu ? Il faut le retrouver !

— Je m'en occupe. Mais avant je dois essayer de récupérer un peu. On se revoit bientôt, d'ici là reprenez du poil de la bête et laissez-moi gérer cette histoire.

— Merci...

Un faible sourire égaye son visage tendu. J'en fais de même et, pendant quelques secondes, j'ai l'impression d'oublier, mon sourire devient plus sincère et prononcé. Son image s'efface petit à petit et ma vision tourbillonne...

*

— Moreau, réveillez-vous !

— Hum... non...

— Ici le commandant Dufour, réveillez-vous sur le champ !

— Humfff !

Je me tortille vers le bord du lit et vois le visage du commandant en surimpression du mur.

— Vous savez, commandant, qu'il est interdit, même pour vous, d'outrepasser la connexion d'un Octopi pour forcer une communication ?

— Peu importe, vous devez vous rendre immédiatement dans un bar à sommeil, rue Quincampoix. Il y a un nouveau cas de mort suspecte, en tout cas c'est ce qu'il semble. La légiste est sur place et vous attend. Ne traînez pas !

La communication est coupée nette, me laissant au milieu de ma chambre dans une désagréable pénombre. Je me lève, m'habille en

vitesse et me rends au lieu indiqué. Le soleil monte à peine, amenant un tant soit peu de chaleur dans cette fraîche matinée. Je remonte la route, encadrée par les immeubles haussmanniens en pierre blanche, jusqu'au passage Molière, trouve une poignée de badauds amassés devant des lasers de sécurité ceinturant l'entrée du bar, le « Songe d'une nuit ». L'agent Harthuis me salue de loin et coupe l'un des barrages laser pour me laisser passer.

— Bonjour, madame. Le périmètre est bouclé, le patron du bar est à l'intérieur avec la médecin légiste et des témoins. Un brouilleur de parole est dans la salle pour éviter qu'ils communiquent. Le code de déverrouillage est 57-29-37. J'ai transféré sur votre Octopi les infos déjà recueillies.

— Bien, merci.

Je franchis la porte sans tarder et trouve un groupe de personnes assises à une table en formica. L'un des hommes, petit et trapu, se lève et vient à ma rencontre à toute allure. Je redresse l'index pour l'intimer d'attendre et désactive le brouilleur. Il fonce vers moi dès le doigt baissé.

— Bonjour, inspectrice, je suis le patron de l'officine, je m'appelle Ali Bousaid. Expliquez-moi ce que vous voulez qu'on fasse et on le fera, c'est pas normal tout ça ! Il allait bien, enfin pas pire qu'à son habitude, et soudain il est devenu bizarre. Pas normal, je vous le jure !

— Monsieur, calmez-vous, restez ici le temps que je discute avec la médecin légiste et dites-moi d’abord où la trouver !

— Elle est en bas, pas commode d’ailleurs. Elle nous a dit de fiche le camp !

— Elle a bien fait.

Je réactive le brouilleur et traverse la pièce au décor de vieux bar parisien et descends au sous-sol aménagé en salle high-tech, version miniature des salles informatiques d’Hypnos. La docteure est là, penchée sur le corps immobile d’un homme entre deux âges, affalé dans un fauteuil en cuir, autour d’une table ronde en bois, cinq autres fauteuils l’entourent. Des vestes et de la nourriture traînent un peu partout.

— Bonjour, toubib, dites-moi tout !

— Ah, bien le bonjour, Moreau. Vous n’avez pas de quoi vous ennuyer en ce moment ! Il serait néanmoins préférable de nous rencontrer à des heures plus matinales. Je commence à éprouver certaines difficultés pour ces levers aux aurores. Enfin...

— Que s’est-il passé ?

— Saviez-vous, inspectrice, que Morpheus devient un lieu de toutes rencontres, y compris celles d’amateurs de jeux de rôles ? Avant ce matin je ne le savais pas, et croyez bien que cela m’a plus que surprise, même si après coup la chose est logique. Quoi de plus

beau pour passionnés de monde imaginaire que l'agglomérat numérique de l'inconscient des gens, donc de leur imagination ?

— Vous voulez dire qu'ils se sont connectés pour participer à un jeu de rôle ?

— Oui, les personnes que vous avez sûrement croisées en haut, plus notre victime du jour : Mr Marc Alligni, architecte, divorcé et sans enfants. Pas d'antécédents. Même procédure d'analyse que pour Mr Signol, même constat. Sauf que cela s'est déroulé devant témoins et suivant une étrange histoire. Vous devriez voir cela avec eux. Aujourd'hui, je vous serai de peu d'assistance. Je peux uniquement vous affirmer que cet homme a énormément souffert avant de mourir, il a subi un choc neurologique suffisamment intense pour faire couler du sang par les différents orifices de sa tête. De plus, il faudra préciser les détails, mais je pense que Mr Alligni était affligé de problèmes identiques à ceux de Mr Signol ainsi que d'un problème d'alcoolisme, j'ai trouvé une flasque de whisky dans sa veste et l'odeur ne trompe pas. Vous recevrez mon rapport sous peu.

— Merci, docteur. Je vais m'occuper des témoins.

J'observe un instant le corps de Mr Alligni, la description colle à celle faite par Léo, une tache lie-de-vin s'étale sur la partie gauche de son cou. C'était donc lui dans le bâtiment.

Je remonte dans la salle principale du bar et règle le brouilleur pour laisser une zone blanche qui me servira pour les interrogatoires. Je commence par l'un des témoins du jeu, une jeune adolescente

rousse à la gestuelle nerveuse et aux grands yeux curieux. Déborah Rousseau, d'après le fichier de notes envoyé par l'agent Tureau. Elle s'installe avec prudence en face de moi, ne sachant à quoi s'attendre.

— Bon, mademoiselle, expliquez-moi ce qui s'est passé.

N'oubliez aucun détail s'il vous plait, y compris s'ils vous paraissent inutiles, bizarres ou idiots.

— Je... On se réunit souvent ici, avant c'était pour jouer avec des jeux de plateaux, mais depuis le lancement de Morpheus nous préférons jouer en nous connectant. Pour tester, comprenez ?

— Mr Alligni venait régulièrement ?

— Pas ces derniers temps, il semblait soucieux, anxieux, parfois légèrement agressif. Il restait la plupart du temps en arrière-plan, une fois il est même parti en cours de partie, sans prévenir.

— À quelle heure avez-vous commencé à jouer ?

— Vers 22 h, après manger, Marc nous a rejoints un peu plus tard et a rattrapé le fil de la partie.

— Vos parties durent toujours la nuit complète ?

— Souvent, oui. Des fois plus. On ne voit plus le temps passer une fois la partie débutée.

— Comment s'est déroulée cette session ?

— Au début, normalement. Nous avons déniché par hasard une zone sympa, une vieille bâtisse abandonnée, un immense terrain

autour. Hugo, notre maître de jeu, a préparé l'histoire. Il démarre les « hostilités » et met en place l'intrigue et les personnages, ensuite nous brotons et improvisons en collant le plus possible au scénario qu'il tisse en simultané. C'est exaltant et la partie a continué ainsi un certain moment.

— Combien ?

— C'est difficile à dire, une fois connecté on perd les repères du temps réel. Il faisait nuit aussi dans le jeu, l'endroit était idéal pour notre histoire, un récit d'étranges apparitions dans la noirceur de la nuit, tout ça. La bâtisse s'y prêtait à merveille : l'intérieur délabré, des escaliers vermoulus, des caches un peu partout, de vieilles statues, des vitres brisées qui laissaient entrer le vent. La végétation envahissait même certaines parties du bâtiment. Enfin, c'était parfait jusqu'à ce qu'on entende crier. Cela provenait de l'extérieur. Puis nous avons entendu des gens courir dans les couloirs, j'étais pétrifiée. J'ai commencé à me sentir mal, ça devenait oppressant.

— Vous êtes sûre d'avoir distingué les voix de plusieurs personnes ?

— Oui, certaine. Nous étions tous plus ou moins à portée de voix à ce moment-là, seul Marc n'était pas à proximité. Je l'ai entendu hurler et j'ai aussitôt reconnu son timbre de voix, très grave. Son cri était guttural, horrible. Je suis resté planté sur place quelques instants avant de comprendre que ce n'était pas normal. Nous nous sommes ensuite réunis pour aller voir ce qui se passait. Nous avons trouvé

Marc devant une porte entrouverte, il semblait obnubiler par une espèce de fantôme fait de fumées qui pointait la porte du doigt. Ils l'ont franchi ensemble et la porte s'est refermée. À ce moment-là je croyais que ça faisait partie du jeu, les autres aussi je pense. Nous avons foncé dessus la seconde suivante ; elle s'est ouverte avant de pouvoir poser la main sur la poignée. Nous sommes arrivés dans un champ de fleurs noires, ça ressemblait à des coquelicots. Désolé, je n'y connais rien en botanique.

— Continuez.

— Marc était au loin, courant vers l'horizon. Le fantôme avait disparu. Les fleurs se sont mises à parler, c'était... étrange. Je me sentais de plus en plus mal, c'était déchirant, comme si on essayait de nous arracher l'intérieur. On comprenait pas ce qu'elles disaient, elles se sont mises à parler tellement fort, dans une langue incompréhensible, que nos oreilles ont commencé à saigner. Je ne veux plus revoir ça !

La jeune fille rue de colère, de toute évidence remuée par cette situation inexplicable.

— On s'est déconnecté sans se concerter, c'était insupportable ! On a trouvé Marc sur son fauteuil, mort, les traits crispés, du sang lui coulait des tympans, du nez et des orbites, comme dans le Rêve.

— Je comprends, merci pour votre témoignage, mademoiselle. Rejoignez les autres et faites signe au patron de venir par ici, s'il vous plait ?

La jeune fille obéit et le tenancier s'installe en face de moi, l'air révolté par la situation.

— Faut que vous trouviez qui a fait ça, madame. C'est pas possible de laisser faire des choses pareilles !

— Monsieur, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir. En attendant, dites-moi si vous faisiez partie du jeu ?

— Non, madame, je loue le sous-sol pour plusieurs associations, dont celle des joueurs que vous voyez.

— Ils sont nombreux ?

— Ça va, ça vient. Il y a quelques habitués.

— Marc Alligni en faisait partie ?

— Oui et non, il se faisait plus rare ces derniers temps. Il devait avoir des soucis, je l'ai même fait raccompagner en taxi plusieurs fois, il abusait plus que de coutume, comprenez ?

— Ça lui arrivait souvent ?

— Non, pour ça que je parlais de soucis. Je reçois beaucoup de gens avec des soucis, parait que ça sert aussi à ça un bar.

— Donc vous n'avez rien vu pendant la partie ou juste après ?

— Non, inspectrice. J'ai entendu un cri et les joueurs sont montés aussitôt m'expliquer ce qui se passait. Je suis descendu et j'ai appelé vos services, fissa.

— Bien, je n'ai pas d'autres questions pour le moment, l'agent à l'entrée va se charger des détails avec vous.

— Qu'allez-vous faire, madame ? C'est incroyable de mourir en rêvant !

— Nous ferons le nécessaire, mais devons d'abord comprendre ce qui se passe, car c'est nouveau pour tout le monde. Morpheus est une innovation sans précédent et amène donc des problèmes sans précédent.

— Ce n'est pas suffisant ! Vous...

J'actionne à nouveau le brouilleur, cette fois en couverture totale. Bensaid se retrouve sans mots, au sens propre de l'expression, me regarde — en colère — tandis qu'un profond soupir m'échappe.

*

— Et vous dites que personne ne voit rien se passer dans ce fichu club ?

— Oui, monsieur, notre service informatique a vérifié les données de surveillance de Madame Margot et elle nous a dit la vérité, les victimes n'ont jamais passé les portes du Pavot Noir.

— Et l'individu suspect dans le club ?

— Aucune trace dans nos fichiers. Les vidéos ne le montrent pas non plus sortir du club, à aucun moment.

— Humpf.

Dufour tord le sous-main posé sur son bureau, comme pour en extraire la vérité.

— Qu'en est-il de Nott ? Est-ce qu'il pourrait nous cacher quelque chose ?

— Cela reste possible, mais ce projet est son œuvre, je ne le vois pas le saboter. Il a tout intérêt à ce que l'on résolve cette affaire.

— Eh bien, tout cela ne m'arrange pas. En gros, vous me dites qu'il y a des suspects, mais tous trop innocents pour faire quoi que ce soit et que ces personnes meurent parce qu'elles sont attirées dans un mystérieux bâtiment qui attise nos émotions négatives ? C'est bien ça, Moreau ?

— Hum. Oui, commandant, dans les grandes lignes.

— Et quelles en sont les petites ?

Le commandant Dufour me dévisage, mi-furieux — mi-curieux. Je ne sais que dire sans aviver sa colère. Léo ne me paraît pas suspect, mais je devrai en parler à mon supérieur, lui expliquer sa présence dans le bâtiment et son tatouage.

Je devrai.

— Pour l’instant je n’y vois pas suffisamment clair pour vous donner une explication sérieuse, monsieur. Je vous avertirai dès que j’en sais plus.

Il se renverse dans son fauteuil, tapote l’angle du bureau de ses doigts et seule la curiosité persiste, éclairant ses yeux d’un éclat de perspicacité en sommeil.

— Je n’en doute pas, Moreau. Je n’en doute pas. D’ici là, vous devriez aller voir la légiste, elle aura sûrement des petites lignes à éclairer pour vous.

— Oui, monsieur.

Je file sans demander mon reste, le commandant a le don de déceler quand on lui ment, mieux vaut éviter de trop en dire.

Au détour de l’entrée du sous-sol, j’entends une musique provenir de la morgue, des luths s’égailent dans le silence morne de ce lieu sans vie. Les hublots des portes battantes me permettent de voir la docteure Lamir chantonner tandis qu’elle se prépare à une autopsie et noue un tablier autour de sa taille. J’entrouvre les portes.

— Docteure ? Je peux vous déranger ?

Elle sursaute au son de ma voix, décalée par rapport à la douce mélodie résonnant entre les murs carrelés.

— Aurélie ? Mais oui, j’allais autopsier Mr Alligni, voulez-vous m’assister ? Cela vous concerne et me fera un peu de compagnie,

pour changer. Bien que j'aie l'habitude de m'écouter parler, depuis le temps. Mais c'est lassant.

— Pourquoi pas.

Je me dirige vers la desserte de la docteure et m'équipe de gants stériles, d'un tablier et d'une paire de lunettes. La légiste s'installe sur un tabouret haut à côté du brancard où repose Mr Alligni et retire le drap. Le corps dénudé commence à prendre un aspect terne. Elle s'empare d'un bistouri et entaille le torse.

— Vous vouliez me parler de quelque chose ?

— À vrai dire, je ne sais pas. Cette enquête est singulière. Il y a un suspect, ou plutôt un témoin, je...

Elle relève ses yeux vers moi en regardant par-dessus ses lunettes, me scrute.

— Il vous a fait de l'effet au point que vous ne savez plus si vous devez le considérer comme un suspect ou un simple citoyen méritant votre intérêt purement professionnel ?

— Hum. Oui. Comment avez-vous deviné ?

— Votre teint a légèrement rosé au moment de peser ce que vous ressentiez sur le sujet.

Elle reprend son travail méticuleux, explore les détails du thorax ouvert, cherche les anomalies.

— Vous savez, c'est une émotion et une hésitation tout à fait normale dans votre métier. Il n'y a pas de honte à se poser des questions quand nous réagissons en humains envers nos semblables.

— Oui, mais après... Ethan... Je ne pensais plus parvenir à me poser ces questions.

— Ma chère, il faut pleurer nos morts, mais nos larmes n'abreuvèrent jamais des fleuves.

— Je sais que je dois faire mon deuil, mais... comment...

Elle s'arrête après avoir arraché un appendice qui m'apparaît comme inconnu. Elle fait le tour de la table et s'approche de moi.

— La culpabilité est un sentiment exécrationnel quand il n'est pas justifié, et vous n'ignorez pas mon avis sur votre situation. Vous n'auriez rien pu faire pour l'aider sur son lit de mort et ne devez pas en faire une excuse pour ne plus vivre.

— Docteur !

— Aurélie, si vous croisez la route d'un homme capable de générer ces questions en vous, alors suivez votre instinct, et arrêtez de vous tourmenter !

Une bulle de stress éclot en moi, s'empare de mes nerfs et un frisson remonte le long de mon échine pour dissiper les tensions, un soupir me fait un instant fermer les yeux. Je sais que la docteur a raison, que si un nouveau chemin s'ouvre à moi je ne dois pas le laisser être envahi par mes peurs, qu'à trop ressasser mon tourment

je finirai par y laisser toute force vitale. Mais il est tellement difficile d'aller à l'encontre de sa nature, si compliqué de remettre en question ce que l'on érige en personnalité à force de conditionnement inconscient.

Tandis que des larmes éclosent, la docteure me prend dans ses bras et nous restons ainsi, seules au milieu de ces êtres partis pour toujours.

*

La nuit tombe, je me connecte au Rêve. Léo m'attend à l'entrée du club, élégamment vêtu d'un costume bleu sombre, de fins liserés le parcourent, d'une teinte proche d'un rouge si foncé qu'il est à peine suggéré.

— Bonsoir, inspectrice, permettez que je vous appelle Aurélie, bien que je me sois déjà octroyé cette liberté lors de nos dernières rencontres ?

— Oui, je ne suis pas vraiment en service.

À vrai dire, je ne sais pas si la notion de service s'applique en pareil endroit, si un délit s'y passe, aurais-je le droit d'intervenir ou même d'avoir mon mot à dire ?

Léo me dévisage un instant, avant de détourner le regard.

— Aurélie, je suis désolé pour ce que vous avez vu la dernière fois, je ne sais pas quoi dire, ni même quoi en penser...

— Vous savez, même les tigres ont leurs secrets et peurs. Alors, ne vous tracassez pas, nous allons trouver ensemble ce qu'il en est et je parie que ce soir nous pourrons déjà dénicher des indices.

— Merci !

Léo relève la tête, marque un temps d'hésitation avant de me proposer son bras afin de franchir l'entrée, tel un couple venu badiner. Je ne résiste pas. À la porte, le vigile a laissé place à un colosse d'argile, grognant plus que doué de parole. Il nous aboie un ordre, Léo en rit et nous fait pénétrer dans le club. L'intérieur est métamorphosé, tout en gardant certains traits de sa version réelle. Le club est devenu une sorte d'organisme vivant, il pulse, vibre, suinte un rythme saccadé, sans cesse en mutation. Le décor est constitué d'une matière spongieuse, souple et agréable au toucher, tel un velours animal. Les rampes en cuivre se sont muées en un épais filament doré et, tout en battant le tempo donné par la salle entière, émet une douce lumière tamisée.

Mon corps martèle lui aussi sur ce rythme primaire qui trouve en nous une réponse instinctive, sincère et brute dans son effet. Mon cœur cogne, je me sens revivre, l'intérieur de mon être n'est plus qu'une pulsation mélodique, un battement continu de vie. Léo me saisit la main avec délicatesse, je le regarde et prends peur, lâche sa

main chaude et ferme. Il m'observe, compréhensif ; je lui souris pour ne pas blesser sa fierté.

La piste a changé, n'est plus faite pour danser, mais pour accueillir des gens à table, tel un spectacle de cabaret. Une longue estrade est dorénavant apposée le long du mur, au fond de la salle. Je reprends le bras de Léo et lui montre une table libre. Un serveur à la chevelure loufoque nous y rejoint, à peine installés. Une série de breuvages improbables arrive par miracle sur la table, l'un d'eux est coiffé d'une flamme couleur de nuit. Nous avons à peine le temps d'y goûter, de sentir l'alcool monter la température de nos résistances personnelles, de nous rapprocher l'un de l'autre, avec prudence. Léo engendre un effet que j'étouffe avec peine, le Rêve accentue tout, rends la moindre escarcelle d'émotion plus vive, brise les barrières et ma raison de policière s'évade. Je sens de la sincérité émaner de lui, simple et entière.

Madame Margot grimpe sur l'estrade et interrompt les discussions d'une voix forte de micro amplifié. Les lumières tombent, ne laissant qu'un filet d'éclairage sur cette maitresse de cérémonie à la redingote extravagante, costume fait d'anciennes affiches et publicités de cirques. Son haut-de-forme se met à léviter à quelques centimètres au-dessus de sa tête, projetant sa voix aux quatre coins du cabaret improvisé. La musique s'atténue en un murmure de basse. Elle reprend la parole, le public à l'écoute.

— Mes damoiselles et damoiseaux, votre présence ici, ce soir, nous réchauffe les cœurs, embaume nos sentiments en un souvenir qui sera, je l'espère, impérissable. Car ce que vous allez voir ce soir est sans conteste la plus incroyable démonstration de beauté qui soit, aussi bien par la magie d'un chant immaculé que par la grâce immatérielle d'un corps voluptueux, fruit de l'imagination onirique d'individus exceptionnels, à l'âme si pure qu'ils peuvent créer la perfection à partir du néant. Il s'agit de vous, de moi, de vous aussi monsieur, au fond de la salle, et de vous madame, juste devant moi. La voix que vous allez découvrir ce soir, mesdames et messieurs, personne ne l'a encore entendu ni même connu, car elle est dissimulée, à moi y compris. Une personne parmi vous sera choisie et verra cette soirée devenir la révélation onirique de ce qui constitue le noyau de son âme, et s'incarnera à jamais comme une pépite incrustée dans nos cœurs.

Une vague de sérénité envahit la salle à mesure que le maître de cérémonie discourt. J'observe un instant les personnes autour de nous, toutes semblent émues, voire bouleversées, certaines d'entre elles me rendent mon regard, une sensation invisible d'osmose collective nous rapproche, lie nos sentiments et nos désirs. Ma main se faufile jusqu'à celle de Léo, surpris, mais radieux. Le Rêve nous transmet cet amas d'émotions brutes sans les altérer ou les dénaturer. Ce sont les nôtres, celles qui sommeillent en nous à chaque moment de nos vies, mais que nous scellons derrière un mur de routine et de

protections personnelles. Ce soir le mur s'effondre, nous submergent de trésors trop longtemps demeurés tapis et mis sous silence.

L'éclairage s'éteint, un souffle mélodique parcourt la salle. Le rythme s'accélère, nous emmène dans son sillon jusqu'au revirement musical, synchronisé à l'allumage d'un projecteur. Je suis seule, dans la lumière.

(Oh !)

Le reste de l'éclairage se rallume à un niveau à peine suffisant pour discerner les spectateurs, qui me regardent avec bienveillance. Je ne me sens plus maîtresse de moi, me lève, baisse les yeux sur une robe somptueuse en satin, d'un vert profond, que je ne portais pas en arrivant. Ce rêve collectif m'a revêtue d'une tenue aux allures prodigieuses, épousant mes formes pour les transformer en délicieuses rondeurs. Je ressemble aux chanteuses de piano-bar d'un autre temps, celui où le talent se parait de paillettes, de strass et savait se rendre langoureux, sensuel, élégant. Des sensations que je n'avais pas éprouvées depuis trop longtemps m'envahissent et me métamorphosent. Je me dirige vers l'estrade sans vraiment en avoir conscience, m'installe devant le micro et prends quelques secondes avant d'entamer une chanson, sortie de nulle part. Je n'ai jamais chanté comme cela, ma voix sort d'une chrysalide, papillonne et initie un bouleversement généralisé dans la salle, transporte l'auditoire et moi-même. Des larmes perlent sur mes joues tellement mon chant est magnifique, envoûtant, je sens un nouveau cœur

germer en moi, expulser le vieil organe asséché et repousser les parois de ma cage thoracique. Ma peau frissonne aux vibratos et modulations de ce chant accouché d'une gorge et d'une bouche que je ne connais pas. J'en découvre chaque note, plus sublime et profonde que la précédente. Des accords subtils de piano m'accompagnent, me bercent de par leur simplicité et me touchent de leur puissance. Je me sens belle, à la fois désirable et emplie de désirs.

À la fin de la chanson je reste coi, sans force, toute énergie en moi drainée dans cet exercice improvisé par une persona intérieure partie se reposer, exténuée. Le public met plusieurs minutes à récupérer du choc, entame de timides applaudissements, finit par m'acclamer en un brouhaha de bonheur expansif et pur. Je n'en reviens pas.

Je retourne auprès de Léo, encore estomaqué par la démonstration à laquelle il vient d'assister. Je lui prends la main et il m'embrasse sur la joue. Je ne sais plus vraiment si mes larmes continuent de couler ou si je suis tellement heureuse que mon bonheur se condense sur ma peau.

— Je ne me serais pas douté un seul instant que tu aies pareil talents !

— Je crois que Morpheus y est pour beaucoup, les rêveurs m'ont imaginé ainsi et ont été amenés à le faire par Madame Margot. C'est

habile, mais efficace. Je dois dire que c'est... incroyable, je me sens revivre !

— Ça se voit, tu as changé.

Le son de mon rire me surprend, trop habituée à ne plus en émettre. Léo me montre l'escalier.

— Viens, madame Margot est en train de reprendre son spectacle en main. C'est le moment où jamais de visiter son bureau !

Je l'accompagne jusqu'à l'entrée de son bureau, devant l'étrange et lugubre porte.

D'un coup il se tend, comme sous l'effet d'un séisme intérieur. Il m'agrippe le bras, je sens son poids basculer vers moi.

— Léo, que t'arrive-t-il ?

— Je ne sais pas, je me sens...

Léo pousse la porte d'un bras faible.

Nous versons en une fraction de seconde dans un immense champ de pavot noir. Léo me repousse, regarde au loin dans toutes les directions, cherchant un tourmenteur invisible. Derrière nous, la porte claque dans le vide et disparaît.

— Non, pas ça ! Je ne veux pas !

Une bouffée de haine me gifle en plein visage et me coupe le souffle. Je n'ai pas le temps de le retenir qu'il part en courant au milieu des fleurs. Je le poursuis et nous traversons le champ pour

arriver en face d'une gargouille monumentale. Elle baisse la tête vers Léo et le sonde un instant avant d'ouvrir ce qui ressemble plus à un bec qu'à une bouche, scandant un ordre d'une voix caverneuse.

— Fais-le !

— Non, je ne peux pas !

— C'est ce que tu veux pourtant !

Léo s'effondre au sol, griffe la terre noire de ses ongles, laboure d'une haine envahissante, m'englobent dans ce sentiment, sinistre et familier. Il se met à cogner la statue de ses poings fragiles. Je le force à s'arrêter, il se retourne et m'envoie dans un taillis.

— Laisse-moi, tu ne me mérites pas !

Il se prend le front dans les mains, relève la tête, un râle inhumain en éructe. Une barre de fer apparaît dans sa main et il me fixe d'un regard bizarre, mêlé de haine et d'abstrusion.

Je suis abasourdie, sa colère est si grande qu'elle irradie dans ma gorge, descend jusqu'à mon ventre et me vrille les tripes. Une sensation de brûlure part de ma paume tatouée et se diffuse au gré du flux sanguin.

Pourquoi ? Je ne comprends rien !

(Tu le sais très bien, pourtant...)

La gargouille s'impatiente, se déplace sur son socle de marbre aux veines sombres.

— Fais-le !

Il s'avance vers moi, d'un pas hésitant, fébrile.

— LEOOOO !

Je ne sais pourquoi cet appel est parti de ma bouche, du plus profond de ma peur. Léo me voit, aperçoit la barre dans sa main, ne comprend pas. L'entendement du geste, arrêté à temps, fait jour en lui ; il recule, se cogne dans la gargouille.

— Je... Pourquoi ?

— Léo...

Je m'approche de lui, la main tendue ; il recule d'autant, le regard angoissé. Son image se dilue rapidement, ne reste de lui qu'un léger flou vite nettoyé par mon esprit. Il s'est déconnecté. Je ne comprends rien à ce qu'il s'est passé, pourquoi a-t-il failli...

(Tu le sais très bien !)

*

Après la nuit dernière, je n'ose retrouver Léo. Comment gérer pareil évènement ? Je suis perdue, c'est incompréhensible, tant de haine et de colère, sorties de nulle part. Je me raccroche au spectacle précédant cet épisode sans queue ni tête. Léo était aux anges, il a changé d'un coup en approchant la porte du bureau. Que cela

signifie-t-il ? Est-ce un lien avec l'enquête, se peut-il finalement que Léo soit impliqué ? J'ai toujours craint un problème depuis notre première rencontre, les coïncidences sont trop fortes. Il m'a trouvé après le songe des gargouilles et arbore un tatouage de pavot noir. Cette fleur resurgit à chaque occasion étrange. Ce qui le lie aux victimes, d'une façon ou d'une autre. J'ai perdu pied dans ce songe collectif, me suis laissé envouter par cet homme et des sentiments retrouvés. Mais pourquoi ce regard hébété, empli d'incompréhension envers son propre geste ?

Je dois en avoir le cœur net, la gargouille de ce rêve connaissait la raison, a incité, poussé Léo dans ses retranchements psychologiques. Si cette gargouille est, comme les autres, issue de moi, alors...

Cela... veut donc... dire...

...

Que j'ai poussé Léo à me faire de mal, ma propre haine de moi l'a infecté, amplifiée par ce Rêve qui révèle tout, déterre ce que nous enfouissons au plus profond de nous et laissons nous ronger peu à peu. Alors nous creusons encore plus. Pas assez. Jamais assez.

(Déjà trop !)

Léo, pauvre Léo. Moi qui croyais encore que tu pouvais être responsable de tout ça, alors que je n'ai fait que t'enfoncer avec moi. Que t'ai-je fait subir, par ma propre haine ? Je me sens mal, mon estomac se révolte à l'idée d'avoir été la source d'une épreuve si

douloureuse et pénible ; de t'avoir accusé à tort, pour cacher ma propre révolte à te laisser briser ma cuirasse.

Mes émotions m'horripilent, je les ignore, tente ma chance de préserver le lien avec la seule personne assez forte pour m'avoir contourné, observé, attendri, accueilli à ses côtés. Je dois réparer tout ça, trouver la faille de Morpheus qui nous plonge dans ces états.

Voilà ce qu'il me faut : réfléchir sagement, prendre le temps d'interroger la situation. La décomposer en briques logiques. Je m'installe dans un fauteuil de mon salon et me plonge dans les événements. Léo a été influencé par mes rêves, ils ont pénétré dans sa psyché et l'ont réduit à la soumission, n'ont échoué qu'à cause de la réaction provoquée par mon cri, générant chez lui une secousse de défense. Son Octopi aurait dû empêcher cela, pourquoi n'avait-il plus eu le contrôle de ses intentions ? Les suicidés ont-ils été manipulés de la même manière et à leur insu, se dévorant par leurs propres peurs et angoisses ? Par celles d'une troisième partie ?

Le club du Pavot Noir est au centre du problème, chaque indice y amène et chaque événement funeste y est rattaché d'une façon ou d'une autre. Margot, elle seule pourra — devra — répondre à ces questions. Je file d'un pas décidé prendre une capsule-méto alors que le jour se lève à peine.

Je parviens au club, vide à cette heure de la journée, et monte à l'étage. La porte ambivalente du bureau de Madame Margot

n'empêche pas le son de filtrer au travers, j'entends une dispute et préfère espionner avant d'agir.

— C'est inacceptable !

Nott !

— Vous saviez depuis le début qu'il y avait un risque et vous n'avez rien fait ! Et vous avez le toupet de venir chez moi m'accuser d'être la responsable ? Vous allez plutôt faire ce qu'il faut pour réparer VOS conneries !

— Comment osez-vous...

— Je n'ai fait que créer une bulle débarrassée de tout contrôle, je ne pouvais pas savoir que VOTRE système allait s'introduire dedans et générer tous ces problèmes.

— Et voilà bien le problème, vous n'aviez pas le droit de jouer ainsi. Vous croyez que tout est protégé, sécurisé et contrôlé uniquement pour vous empêcher d'avoir accès à la totalité du système, c'est de l'ingérence et de l'inconscience.

— Ce n'était pas de l'inconscience peut-être de laisser votre algorithme contrôler des divergences sans même comprendre à 100 % comment il le réalisait et ce qu'il advenait de ce qu'il rabotait dans Morpheus !

— Erebus n'est pas...

Le docteur s'arrête, visiblement touché par la remarque de Margot et ne sachant quoi rétorquer. Je décide de pousser la porte à ce moment-là.

— J'aimerais que vous m'en disiez un peu plus sur vos erreurs communes, ce serait le bon moment vous ne croyez-pas ?

Les querelleurs se tournent vers moi, incrédules et pétrifiés par leurs culpabilités respectives.

— Docteur Nott, je propose que l'on commence par vous. Je vous écoute. Attentivement.

Il soupire, s'affaisse dans le fauteuil invité et regarde Margot avec résignation. Elle contourne son bureau et s'installe de même dans son siège.

— J'ai l'impression que nos excuses viennent de s'envoler, madame Margot. Écoutez, inspectrice, soyez bien consciente que les... évènements ne sont pas le fruit d'actes volontaires, nous n'avons pas su faire les bons choix, de toute évidence.

— C'est-à-dire ?

— Comme je vous l'ai expliqué lors de notre entrevue, j'ai créé Erebus, le système de contrôle des divergences, pour éviter de générer un système instable. Il est le résultat de nombreux essais ayant permis d'aboutir à la solution, le problème est que je ne sais pas totalement de quelle manière ces contrôles sont réalisés. Je peux tracer et expliquer l'analyse et l'identification des divergences, mais

ensuite c'est une boîte noire, il nous est impossible de déterminer comment Erebus effectue son travail, s'il efface sans égards les problèmes où s'il les influence pour leur faire adopter une forme convenable.

— Donc vous êtes en train de me dire que vous avez lâché un nettoyeur informatique, mais vous ne savez pas ce qu'il transporte dans son étui à violon, c'est bien ça ?

Le docteur dénoue sa cravate en un geste nerveux.

— Dis de manière imagée, c'est ça, oui.

— Et que vient faire Madame Margot là-dedans ?

Elle sursaute.

— Je... J'ai peut-être contribué au travail d'Erebus sans le savoir. Comme je vous l'expliquai lors de votre visite au club, nous ne sommes pas tous d'accord avec la vision de Nott sur le fonctionnement de Morpheus. Nous pensons que contrôler les songes revient à museler trop de choses : la créativité, le besoin de se défouler de tensions personnelles, voir d'affronter des démons inconscients. Le Rêve est le mieux placé pour nous aider sur ces aspects particuliers. Morpheus est une version édulcorée pour le grand public, j'ai voulu de mon côté, disons... en détourner une partie pour générer un Morpheus bis qui aurait plus de libertés et permettrait à certaines psychés de s'épanouir.

— Des psychés comme celles des victimes, peut-être ?

— Non, inspectrice, je vous assure que ces personnes me sont inconnues, je réalisais les essais avec des gens que j'estimais stables et nous y allions avec toutes les précautions, personne ne restait seul pendant ces plongées, je vous le garantis.

— Alors quel est le lien entre ce que vous avez fait et Erebus ?

Nott se racle la gorge et se redresse.

— Vous devez comprendre une chose, Morpheus n'est pas une substance uniforme et homogène. Nous avons déjà constaté qu'il pouvait exister des « bulles » dans le système. Quand, par exemple, un rêveur s'imagine dans un monde totalement détaché de tous traits préexistants, dans un univers original par tous ses aspects, il se forme une bulle temporaire, qui se résorbe d'elle-même à la fin du songe. Morpheus fonctionne ainsi car il ne sait pas rattacher à son ensemble principal ce qui diverge trop. Ce qu'a réalisé Madame Margot est inconscient, bien qu'ingénieux. Le problème est que cette création est un système à part entière et lors d'une unique connexion avec le vrai Morpheus, celui-ci l'a identifié en tant que trop forte divergence et l'a isolé dans une bulle, qui n'est pas temporaire. C'est comme ça que j'ai pu remonter la trace du problème jusqu'à ce club. Erebus peut traiter les divergences venant des utilisateurs et de leurs rêves, mais c'est Morpheus qui traite sa cohérence intrinsèque.

— Je comprends surtout que vous êtes donc tous les deux responsables de la mort de plusieurs personnes tout en voulant bien faire. Maintenant, que doit-on faire pour réparer vos erreurs ?

Nott se renferme dans ses pensées, Margot se crispe, mais me regarde en face.

— Nous n'en savons pas grand-chose. Le seul moyen plausible serait d'arrêter Morpheus. Mais cela implique de déconnecter tout le monde et de perdre une masse colossale de données, dont des informations médicales précieuses.

— Je vois.

Je m'installe dans le dernier fauteuil libre et nous repassons tous en pensées le problème. Deux détails importants ne trouvent pas d'explications pour le moment : les tatouages et l'étrange créature aperçue dans le bâtiment où Mr Alligni s'est éteint à jamais. D'après les explications de Nott et Margot, la créature doit être Erebus, une sorte d'incarnation onirique de cet algorithme. Mais les tatouages ? Je retourne ma main un instant, la paume me fait souffrir à intervalles réguliers, comme une marque au fer rouge.

Une marque !

— Dr Nott, est-il possible qu'Erebus nous « marque » d'une certaine façon afin de nous retrouver et nous isoler dans la « bulle » qu'il a investie ?

— Et mettrait ainsi les individus divergents dans une voie de garage ? Oui, c'est tout à fait possible. Mais comment...

J'oriente la paume de ma main vers Nott, dont les traits se tendent sous la compréhension.

— Oh.

— Oui, je pense qu’il m’a repéré le soir de ma visite dans vos locaux, quand j’ai utilisé chez moi l’électrode que vous m’aviez donnée.

Le docteur pâlit, lève les mains en signe de gêne avant de se prendre la tête un instant et de me regarder ensuite.

— Je suis désolé, je ne pensais pas que...

— Je sais comment arrêter tout ça. Je vais me connecter et l’affronter.

— Comment ça ? Vous n’y songez pas, il risque de vous faire la même chose qu’aux autres !

— Non, car je sais ce qui m’attend et je suis prête. Erebus ne s’en prend pas directement aux gens, il se contente de leur griller les neurones en les poussant à bout. Il agit comme ces produits pour nuisibles qui les rendent fous et les incitent à s’attaquer entre eux, Erebus nous retourne contre nous-même, sinon il est incapable d’agir ; il est obligé de procéder de la sorte.

Nott et Margot se dévisagent, ne savent pas quoi répondre.

— C’est décidé. J’y vais.

(Enfin !)

Je lance le service d’alerte de mon Octopi afin de prévenir le Commandant Dufour et d’appeler des agents en renfort pour

s'occuper du Docteur Nott et de Madame Margot. Une fois fait, je me saisis de l'électrode et avant de la coller sur ma tempe, j'observe tour à tour les deux coupables.

— Vous serez bientôt entouré d'agents de police et resterez ici en cas de besoin. Si je ne reviens pas, j'espère que vous saurez collaborer pour réparer vos erreurs, peu importe le cout. C'est clair ?

— Très clair.

Ils me regardent avec un mélange étonnant de tristesse, de peur et d'espoir, de cette façon qu'ont les badauds d'observer des démineurs en train de s'avancer vers un bagage suspect.

L'électrode épouse ma tempe en une sensation douce et froide.

*

Les pavots noirs ondulent au gré du vent, leur senteur délicate enrobe tout. J'aperçois le vieil homme de la dernière fois, il marche d'un pas déterminé vers ce bâtiment lugubre. Je le suis et une fois que nous sommes entrés me cache derrière un pilier dans ce qui paraît être une ancienne salle de réception, des gargouilles posées sur des socles sont disposées sur son pourtour, gardiens inanimés et inquiétants. L'homme continue vers le fond de la salle et s'écroule, secoué de tremblements nerveux.

Je m'approche de lui et constate qu'il ne respire plus, mort. Sa peau se craquèle en minuscules fragments se dissolvant dans l'air. Une croute rocheuse se fait jour, veinée de couleurs minérales brillantes. Son enveloppe bouge, se déforme pour ressembler de plus en plus à ces nombreuses gargouilles qui nous entourent. Il se relève, une fois la métamorphose achevée, me jette un regard empli d'aigreur et monte sur un socle vide.

Les gargouilles s'animent, l'une d'entre elles descend de son piédestal et vient vers moi, claudiquant tel un corbeau de mauvais augure. Elle s'arrête, me jauge, me juge. Une sensation désagréable m'envahit, un soupçon de colère sur une montagne de mépris.

— Qu'es-tu, sinon désespoir ? Qu'es-tu, sinon échec ? Réponds et tu pourras poursuivre, à défaut de survivre.

On dirait une charade, absconse. Si cette gargouille est bien issue de mon inconscient, je dois lutter par mon esprit conscient, l'amener à contrer ses tentations, profondes et sombres.

— Je suis ce que j'ai pu être, ne suis plus ce que j'étais devenu.

— Bien.

La gargouille s'efface. Je me sens mal, le vide est fait d'émotions, les miennes ; cela me donne le vertige. Un instant, je crois revenir à mes tortures quotidiennes. Le raclement des pattes d'une gargouille sur son socle m'attire l'attention. Elle prend la parole, charade sur le même ton que sa prédécesseuse.

— Petite dame, ici s'échoue les tourmentés et leurs tortionnaires, ne faisant qu'un. Au loin s'ébrouent les vagues du nouveau, laissant une douce écume de souvenirs sur la plage du passé. Sauras-tu me dire : du loin ou du proche, lequel choisis-tu ? Es-tu ton passé acéré ou l'ébauche d'un futur ?

— Je suis ce que je deviendrai, non ce qui me gangrène l'esprit.

— Bien.

La gargouille disparaît tandis que des dizaines de ces camarades s'animent, claudiquant vers moi, murmurant un simple nom. Toujours le même, celui de mon mari disparu. Ethan, je ne pensais pas subir ta perte avec tant de violence, de désespoir, de colère enfouie en profondeur, de culpabilité malsaine.

Une gargouille plus grande que les autres se met en avant et me parle avec ma propre voix, grinçante.

— Tu aurais dû mourir avec lui, dans cette chambre d'hôpital, tu le sais depuis le début, depuis que tu t'es réveillé auprès de lui, que tu as constaté sa mort et que tu es restée là, seule avec ta vie et tes souvenirs !

— TAIS-TOI !

Je m'écroule à genou, les sentiments horribles de ce rêve m'assaillent, je trébuche sur les échos que ce souvenir provoque en moi. Le lit, la chambre stérile et impersonnelle, mon incompréhension devant la réalité et les suites de ma perte. Comment

ai-je pu croire un instant qu'une main au creux de la mienne et un baiser saurait me changer, me métamorphoser comme si rien ne s'était passé ? Comme si de simples mots guérissaient les maux ? Des larmes perlent et s'évaporent dans le néant. J'échoue, encore. Les voix des gargouilles résonnent de plus belle, entonnent mes pires pensées en un ballet sordide, les répètent à l'envi, sans fin. Un malêtre lancinant s'installe, dévore tout sur son passage, ne laisse aucun plaisir intact. Ma tête tourne, je ferme les yeux, m'enfonce dans ce malstrom sonore, mes repères s'égarant.

Un cri me fait relever les paupières et la tête.

Léo !

Il s'avance vers moi, titube, ne sait pas s'il doit succomber à cette haine étrangère qui l'investit et le corrompt. De nouveau, un rôle sombre sort du plus profond de sa souffrance, de ma souffrance. Il tient un couteau effilé à la main, commence à en passer le plat sur sa cuisse comme pour l'aiguiser, une face après l'autre. Je recule, trébuche sur une gargouille tapie par terre.

— Hé ! Qui voilà ? Une femme sans âme, triste et sinistre, qui de son prometteur renouveau trouvera le vice à l'arme, prête à finir ce qui a trop duré.

Une seconde gargouille se faufile entre les pavots, me regarde avec hostilité. Je me relève, aperçois d'autres pensées de pierre approcher.

— A toujours souhaité, pourquoi ensuite vouloir lutter ?

Léo arrive à ma hauteur, succombe à mon propre supplice. Le couteau tranche l'air une première fois ; la seconde me trouve trop proche, m'entaille le bras. Il me fonce dessus, me renverse, cherche à planter son arme n'importe où. Je le prends dans mes bras pour bloquer ses attaques. Le sert contre moi pour lui faire ressentir mes émotions retrouvées, mon estime reconstruite et en lui épanouit. Mes pleurs me font souffrir par leur intensité, une vague de chaleur intérieure éclot doucement contre ma haine, contre le dégoût de moi-même, ma culpabilité d'être humaine — sensible — de vouloir que quelqu'un éprouve ce que je ressens pour lui. Il relâche sa prise, l'arme tombe à terre et disparaît. Il se détend, accepte mon cadeau et m'offre le sien en retour, m'embrasse. Il pleure. Ma blessure se referme.

Je plonge mon regard dans celui de Léo, mes yeux embués par les émotions renvoient une étrange image floue.

— Tu as réussi, Aurélie.

— Nous avons réussi.

— C'est pareil et tu le sais bien, tu l'as toujours su au fond de toi.

Que...

— Je n'existe que dans ton imagination, ma chère Aurélie.

...

(Tu l'as toujours su !)

... depuis le début...

Oui, depuis le début...

— Il ne te reste plus qu'une seule chose à faire pour en finir avec ton rêve.

Le sourire de Léo disparaît en filets de brume, emporte son enveloppe imaginaire dans les tréfonds de mon rêve. Le bâtiment, les pavots, tout s'évanouit en fumées paisibles, mon monde fait de brumes s'évapore. Je me relève d'un bloc, affronte les gargouilles du regard. Elles sont surprises, puis un sourire égaye leurs visages rocaillieux et elles s'estompent pour me laisser dans le noir absolu et serein de mon esprit.

Presque serein, un dernier pas...

Je marche, ne sachant vers où me rendre, tourne en rond et m'arrête. Une chouette apparaît au loin, vole jusqu'à moi et se pose à mes pieds. Elle me jette un regard étonné et repars d'un vol rasant. Se dévoile devant son passage un paysage spectaculaire, fait de gigantesques fleurs de pavot de plusieurs dizaines de mètres, multicolores. Elles se balancent avec calme dans une douce brise qui rabat vers moi un chant agréable, une berceuse enfantine.

À l'horizon, de majestueuses montagnes percent le ciel, dans lequel dardent plusieurs lunes aux tailles et couleurs dissemblables. Leurs reflets inondent la vision de teintes magnifiques, argentées par moment, dorées par d'autres. La chouette me guide vers une cabane

tapie au creux de plusieurs tiges de pavot et se pose sur une barrière en bois. La berceuse se fait plus forte, enivrante.

Je repousse le pan mobile de la barrière, remonte le chemin de dalles en caillebotis et arrivent devant une porte identique à celle du club, à ceci près qu'elle est constituée de corne, les panneaux sont composés de scènes de vie, simples et agréables. Je toque au lourd battant, la berceuse continue. J'ouvre la porte et pénètre dans une salle d'hôpital, à la différence que celle-ci sent le pain chaud, les soirs d'étés à la campagne, l'éveil printanier de la nature, le petit-déjeuner servi au lit par l'homme que j'aimais et aimerai toujours, d'une façon ou d'une autre, même si ce n'est qu'un souvenir embaumé.

Un lit d'hôpital, Ethan allongé et inconscient, voilà ce qu'il me reste comme mémoire, écho monocorde de ma peine abyssale. La chanson perdue, m'enlace de sa rengaine apaisante. Je m'approche d'Ethan, prends sa main dans les miennes, la trouve plus chaude que dans mes souvenirs, plus douce.

Je repense à cette nuit où je me suis endormi à tes côtés, toi malade et moi incapable de pouvoir t'aider, te guérir. Les remords et regrets sont des poisons lents quand ils touchent à des événements que nous ne sommes pas en mesure de modifier, ils rongent notre volonté et nous égarent sur un chemin sans fin. Je ne ressens plus que de l'amour pour toi, Ethan, plus de culpabilité, je ne pourrai rien y changer. Je caresse ta joue, m'approche pour t'embrasser sur le

front. Tu te réveilles, m' observes d'un regard tout aussi rempli d'amour, miroir de mes sentiments. Tu te lèves, te déplaces d'un pas glissé plus que marché jusqu'à la porte de corne et la repousses. Je te suis et nous arrivons dans un champ de coquelicot, magnifiques et brillants sous les rayons d'un soleil radieux et prodigue de son énergie.

Tu t'en vas vers l'horizon, un nouveau lendemain aussi bien pour toi que pour moi, restée au milieu des fleurs ondulantes sous la brise légère. Tu disparais alors que je ferme les yeux pour graver ce souvenir, fixer cette dernière photo de ce que tu dois rester pour l'éternité dans ma mémoire.

Mes pensées s'échappent et peu à peu me laissent sereine ; la paix est un vide dans lequel l'oubli devient félicité.

Une pièce blanche apparaît...

*

Le soleil est encore bas ce matin tandis que je remonte l'allée du cimetière. Ses rayons se font faisceaux rasants au contact des stèles, teintent la pelouse d'ombres et de pales rougeurs. J'arrive devant la tombe, épreuve que je n'avais pas osé affronter depuis l'enterrement.

Je m'assis en tailleur devant toi, te raconte tout ce qui s'est passé, cet étrange rêve purificateur au sein de Morpheus, les

tourments que je me suis infligés, culpabilité vaine pour un évènement sur lequel je n'avais pas eu de prises, que je n'ai pas su défaire. Au lieu de cela je l'avais ressassé, reconstruit inlassablement pour ne pas affronter la seule réalité : ta mort et ma solitude. Je te raconte plus que ne me justifie, ne souhaite pas avoir de pardon ou de bénédiction, juste que tu saches le chemin que j'ai parcouru et l'asile que j'ai enfin trouvé, façonné par mes actions. Simple retour des choses, face à toi, face à moi-même, en toute sincérité.

Sur le pourtour de la tombe, je plante des graines de pavot. Une fois germées et épanouies, ces fleurs protégeront ton repos de leur rouge particulier. Pas d'une nuance ostentatoire, obsédante et tentatrice, mais d'un simple rouge — sobre — qui trouvera des soleils comme celui d'aujourd'hui pour parsemer ses reflets dans les airs et sur ton épitaphe, que je n'avais pas osé faire graver depuis ta mort. Il orne dorénavant la stèle de ces lettres simples et qui, je l'espère, t'aideront à atteindre ton repos.

« Fais de beaux rêves. »

Je ne t'oublierai jamais, tu seras pour toujours les bons souvenirs, les moments agréables et intenses que nous avons pu vivre ; plus jamais une torture, un cauchemar.

Je te regarde une dernière fois avant de partir, quitte le cimetière et me laisse porter au gré des mouvements d'une capsule-métro.

~ FIN ~